LA GARRIGUE OU L'ARCADIE.

I) UN GRAND DOMAINE EN GARRIGUE

II) MAS ABANDONNE (LAURENCE DURRELL, CORRESPONDANCE)

III) ADRESSE AUX HOMMES DES GARRIGUES
(CLEMENT MARTIN)

IV) MAZETS : SITUATION DANS LA GARRIGUE DE NÎMES

V) MAZETS : DANS LA CHANSON MARSEILLAISE

VI) MAZETS : DANS LA POESIE POPULAIRE
VI) UN MAZETIER : "L'ESCOUTAÏRE". POEME.

VII) UN PELERINAGE EN GARRIGUE (L'ESCOUTAÏRE)

VIII) SONNETS/CHROMOS : "LES CHANTS DE LA GARRIGUE".

IX) "...UNE DOUCEUR DE VIVRE INCONNUE DE BEAUCOUP..."

X) UN PETIT MONDE.
DES SITES EN MAJESTE. (GUIDES BLEUS)

XI) AU CENTRE DU MONDE, OU EN-DEHORS DU MONDE?
(LAURENCE DURRELL, DELPHES.)

XII) UN "AUTRE" MONDE, ICI.
UNE TERRE PLEINE DE DIEUX.(JEAN GIONO,
NAISSANCE DE L'ODYSSEE)

UN GRAND DOMAINE EN GARRIGUE-

1

saint-martin-de-la-garrigue entre montagnac et meze

« Qu'y-a-t-il de plus beau qu'un chemin ? C'est le symbole et l'image de la vie active et variée. » Ce bonheur de contemplation exprimé par George Sand s'empare toujours de moi quand, au carrefour d'une route, je m'engage dans un sentier. Qu'importe alors le sens de l'orientation, la réalité des cadastres, les indications. Chaque sentier inconnu ouvre la voie aux mémoires ; les odeurs, les sonorités, les dessins, les couleurs flottent dans l'air, surgissent de leur emprisonnement et s'épanouissent. Une étrange impression d'intimité familière dans laquelle fusionnent les souvenirs de tant de promenades protégées par les ombres.

Un pouvoir magique, attirant, fait d'une joie singulière, m'a toujours persuadée qu'il y a « quelque chose » au bout du chemin. Un curieux appel. Vers quelle découverte, après ce petit panneau fiché bas dans la terre : « Saint-Martin-de-la-Garrigue » ? Le nom du saint-soldat inépuisable de charité accolé à un mot si vaste, chargé de résonances. Des « Saint-Martin d'ailleurs », il y en a plein, même dans des langues étrangères, mais « Saint-Martin-de-la-Garrigue », ce doit être unique.

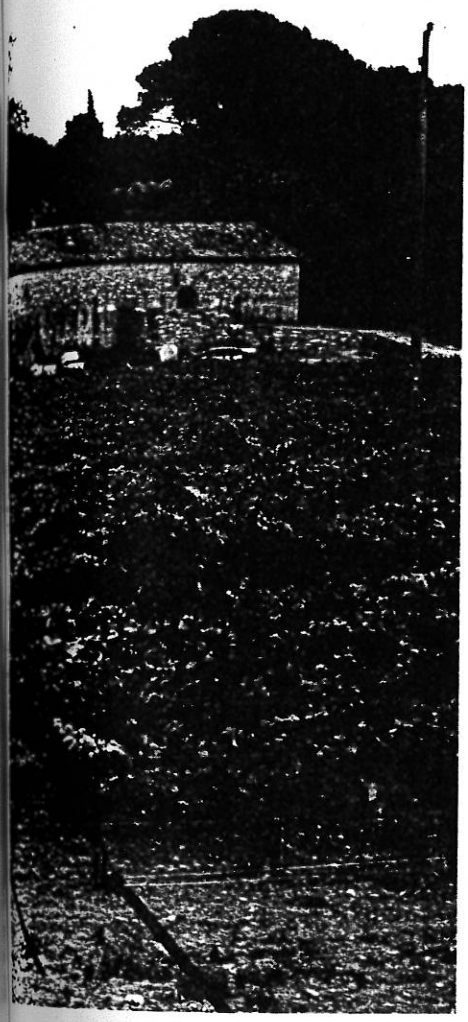
Entre les pins et les vignes au parfum de raisin, le chemin sablonneux et ocré serpente sous le ciel bleu adouci par la proximité de la mer. Je réalise que la garrigue est

Évaluation du domaine en 1795

« Pour l'acquérir, le citoyen Saphore dut aligner 118.060 livres sonnantes et trébuchantes. Les documents de cette époque nous donnent, à ce sujet, quelques renseignements précieux, tels sa contenance (253 sétérées * 1 quarte 16 dextres) ou les essences arboricoles (198 amandiers, 32 mûriers, 4 noyers, 746 oliviers) ou bien encore les structures bâties (logement de maître contenant 62 cannes* 4 ponières, duquel est un cellier et 2 caves en pierre, et 1 chapelle contenant 22 cannes et une maison pour le métayer de 16 cannes ; le four est de 9 cannes et l'écurie de 40 ; le grenier d'olives et la bergerie font 47 cannes tandis que la cour contient 90 ».

Notes recueillies par Jean HENRY.

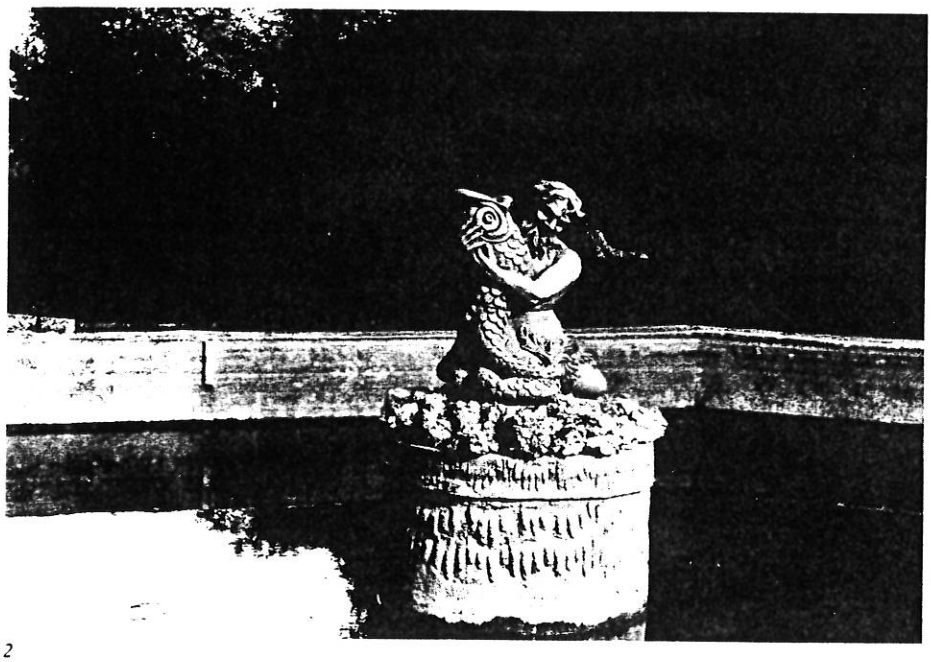
* Sétérée : étendue de terre qu'on ensemence avec un setier de grain.
* Canne : ancienne mesure de longueur variant de 1,71 m à 2,98 m.



devenue forêt, vignoble, et qu'un château et de grands bâtiments sont au terme du chemin. La fuite, pas tellement à cause des chiens (ils sont enchaînés !), pour aller flâner dans le parc.

Le songe d'un jour d'été

Toute description paraît vaine dans un lieu qui fait rêver. Comment représenter des images qui s'esquissent doucement ? Il faisait ce jour-là cette chaleur des fins d'été, compacte et lourde, qui précède les vendanges. Le bourdonnement des insectes s'énervait dans l'ombre, et l'odeur du laurier se mêlait à l'odeur du raisin. Les aboiements des chiens donnaient une consistance au temps, et pourtant tout me paraissait irréel dans la solitude épaisse et endormie du parc. J'y pénétrais comme dans un conte où énigmes et sortilèges seraient à vaincre. Il y avait là comme un fil mystérieux à saisir, dans ce contraste entre un buffet d'eau bien dessiné et ses abords estompés par les taillis et les bois. Un magnifique jardin à la française, souvenir aussi d'un jardin à l'anglaise, a été livré par le temps aux fantaisies de la nature : un lent travail continu a transformé l'image ordonnée sans effacer la perfection du plan soumis à une nouvelle conquête. Une fine cascade coule dans le bassin supérieur et l'eau glauque aux reflets d'arbres se déverse d'un bassin à un autre, distribue son murmure aux poissons rouges à peine visibles sous le nuage verdâtre. L'eau domptée se repose dans la vasque à godrons, renaît dans un bassin carré. Les herbes folles et les aiguilles de pins jonchent les grandes marches qui l'encadrent. Dans ce décor romantique un peuple mythologique surgit des eaux dormantes, figé dans ses songes de terre cuite. Des lions de pierre du XVIIe siècle semblent veiller avec une certane indifférence sur ce spectacle onirique dans des allées qui en seraient les coulisses.



2

3

Sur le second terre-plein, un grand bassin hexagonal prolonge le plan d'eau d'une perspective harmonieuse et baroque, et tout au fond du parc, prisonniers dans l'enchevêtrement des branchages, Neptune et Amphitrite chevauchent en vain une figure de proue dans un bassin aride ; en partie mutilées, les divinités aquatiques se cachent sous les lianes pour oublier la mélancolie des choses, le poids des ans, le drame de leur destin... ou pour mieux s'aimer. Derrière elles, c'est l'infini des bois, les pins parasols, la végétation méditerranéenne. (J'ai été rassurée plus tard sur l'avenir de ce magnifique groupe de terre cuite, œuvre du Toulousain Lucas au XVIIIe siècle : il doit être prochainement restauré, et le bassin reconstruit.) Pour remonter vers le château,

1 - Le vignoble, les chais et le château.
2 - Neptune en son bassin hexagonal (terre cuite).
3 - Jean Henry et ses « fauves ».

1

2

Une petite chapelle qui a son histoire

11 août 847 : premier document attestant la présence d'une chapelle à Saint-Martin. Sur la demande du comte d'Agde, l'évêque Dagobert obtint du roi Charles le Chauve le tiers des droits domaniaux dont cette église avait été dépouillée par les rois ses prédécesseurs (Charlemagne avait fait don à Dagobert du lieu de Mèze, concession révoquée plus tard par cet empereur puis approuvée par son fils Louis le Débonnaire).
En 1123 : il sera encore question de ce sanctuaire lorsque Louis VII confirmera les droits dont l'évêque avait joui dans les comtés de Saint-Martin-d'Aumes et de Saint-Martin-de-la-Garrigue.
En 1174 : Louis le Jeune donnera la chapelle avec d'autres églises aux chanoines d'Agde.
En 1216 : Pierre de Bertrand confirme cette année-là le don de quelques pâturages fait par Bernard, son frère, à Ermengaud, abbé de Saint-Martin.
Pendant une longue période, nous n'avons plus rien trouvé concernant cette chapelle. Il en est à nouveau question **en 1754 :** Monseigneur de la Chatre décréta l'union du prieuré de Saint-Martin-de-la-Garrigue et de la chapelle de Bessan au petit séminaire de Pézenas, afin qu'il en touche les revenus. Accord confirmé par lettres patentes du roi, le 17 février 1754.
Le directeur du petit séminaire, en quête de droits nouveaux, demandera, **en 1787,** au chevalier de Grave des renseignements sur le prieuré et sur le château. C'est à ces revenus, que le directeur du séminaire d'Agde voulait augmenter, que nous devons la réponse du chevalier de Grave et ses explications : nous savons alors qu'au moyen âge et jusqu'au XVIIe siècle l'église dont dépendait l'important territoire de ce prieuré fut paroisse avec cimetière autour. Elle fut désaffectée au début du XVIIIe siècle. Saint-Martin faisait partie du manse épiscopal dont le prieur était l'évêque, lequel nommait un vicaire à portion congrue. Le prieur était chargé du service des messes le dimanche et jours de fête.
On comptait 5 dimes dans le territoire de Montagnac, dont celle de Notre-Dame, la deuxième étant celle de Saint-Martin-de-la-Garrigue dont jouissaient les chanoines d'Agde, avec celle de Saint-Pierre-de-Padiran au troisième rang. Dans le Cartulaire d'Agde 252, on relève une liste des prieurs et vicaires perpétuels (Ecclesia San-Marti-de-Garriga), de 1596 à 1790.
Le prieuré de Saint-Martin était très vaste et divisé en Saint-Martin-le-Haut et Saint-Martin-le-Bas. Nombre de métairies en dépendaient, notamment la Coulette, la Brigaude, Val-Joyeuse, une partie de la Madone et de Brignac, totalisant en tout quatre-vingts habitants.

Notes recueillies par Jean HENRY

je m'enfonçais dans le bois touffu et plein de griffes. Les grillons y chantent l'été pour des papillons silencieux, des lézards furtifs s'esquivent, une symphonie impalpable frémit dans les broussailles. Du vent, à peine : l'air ne semble bouger que de l'agitation des insectes et, sur le tronc des arbres, la résine fond comme un miel doré qui colle à la main. Il paraît loin, loin, le parc si bien élaboré. Pourtant, soudain, au sortir de l'ombre, c'est l'éclat enchanteur de la terrasse.
Belle, illuminée de soleil et de fleurs, la terrasse est en fête : dans les bacs et les vases d'Anduze croulent les géraniums, un parterre de plumbagos cerne le bassin de mille regards bleus exaltés par ce rouge-rose si particulier des lions et des corbeilles en terre cuite de Toulouse. Teintés de lichen et de mousse, crinières, griffes et fruits ont la douceur du velours. A droite, délimitant cet espace coloré, inattendue avec ses allures de grotte sous les arbres, une superbe fontaine Louis XIII apporte une touche de sophistication à cet orchestre mi-naïf, mi-savant, célébrant la garrigue mise en mesure note par note.
Quel merveilleux décor aussi pour un théâtre imaginaire ! Auteurs : Shakespeare, Racine, Madame d'Aulnoy ; acteurs : Obéron, Bérénice, Florine et son Oiseau Bleu ; au programme : « Le Songe d'un jour d'été », musique de Mozart... Et n'allez pas me dire que je rêve, sinon le spectacle sera enlevé de l'affiche, et ce serait dommage, car il en vaut la peine. Tout ruisselant de création et d'intensité, il chante la grâce des choses réveillées et nous apprend à voir.

Monique Bernat
in
"Connaissance du Pays d'Oc".

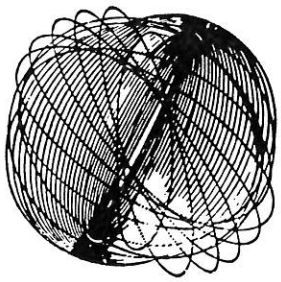
3

DU MONDE ENTIER

LAWRENCE DURRELL

L'ESPRIT DES LIEUX

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR JEAN-RENÉ MAJOR



nrf

GALLIMARD

souffler et travailler sans avoir à lorgner vers le Foreign Office ou le Conseil de l'Europe. D'ailleurs, je crois qu'après mon livre de portraits de diplomates, j'aurai du mal à décrocher un emploi actuellement! Je vous l'enverrai prochainement. Ce sont des bêtises avec un ricanement ici et là.

... Je termine ici pour me précipiter à la poste. Amitiés à tous deux — non, à tous trois

De

Larry Durrell.

A THEODORE STEPHANIDES

[Sommières, 1958]

Cher Theo,

... J'ai visité un très vieux *mas* * abandonné dans la partie la plus sauvage de la *garrigue* * entre Nîmes et Avignon et je l'obtiendrai peut-être à un loyer très bas pour une période de cinq ans. Le domaine est immense et très délabré — plusieurs centaines, non, environ une centaine d'oliviers tués par le gel, mais avec des pousses autour de leurs racines; des pins, des cistes, des fleurs sauvages, etc. Je pense que, dans un climat ressemblant à celui d'un coin désolé de Crète ou de Chypre, nous pourrions vivre frugalement avec quelques poules et quelques chèvres, mais je me demande si les oliviers regreffés, les pousses seraient capables de reprendre vie, et aussi si je ne pourrais pas planter un ou deux caroubiers dont on ignore l'existence ici. S'ils viennent bien, je louerai une large bande de terre (deux livres par an) et ferai pousser de la nourriture pour les porcs. Ici, c'est une lande sauvage et désolée, calcaire, pierreuse, aride. Il y avait des vignes autrefois, mais elles ont disparu. Cependant on y trouve des sources, des chênes verts, des lièvres et des renards. Vous voyez le tableau? Hormis le mistral (très rude), c'est exactement un coin sauvage de l'Attique. Les Français, qui travaillent juste ce qu'il faut pour gagner deux francs par jour, jugent ce genre de terrain improductif. Pourtant quelles récoltes n'auraient pas besoin qu'on s'en occupe? L'origan? J'ai pensé que vous pourriez

avoir des idées là-dessus — ou tout au moins que vous pourriez être en mesure de me conseiller quelques lectures qui me permettraient de réaliser un projet intéressant sur ce sol aride et éventé?

Amitiés

Larry.

A RICHARD ALDINGTON

[Sommières, 1958]

Cher RA,

... Nous avons découvert un minuscule *mazet* * sur la route d'Uzès, au bord de la *garrigue* *, dans un endroit solitaire, venteux et très Brontë où, je l'espère, nous emménagerons en septembre; mais la maison n'a absolument aucun meuble et ce sera compliqué d'organiser l'essentiel. Mais je vais me jeter à l'eau, signer un bail de dix ans avec une option d'achat si je le peux et... mon Dieu! une fois de plus sur la brèche... Mais les choses sont, sinon roses, meilleures qu'elles ne l'étaient. Le quatuor est vendu en quatre langues, ce qui constitue une excellente réussite, et les Yankees vont imprimer tous mes livres au rythme de deux par an. Je calcule qu'avec dix poules et un excellent *potager* *, je parviendrai à m'en tirer de justesse!

... Maintenant que j'ai formellement laissé de côté la poésie jusqu'à ce que je puisse gagner ma vie avec la prose, on ne cesse de m'en demander, la BBC en diffusant avec mille autres drôleries du même genre — qu'y a-t-il à comprendre avec les Britanniques? Dans *Mountolive*, la seule coupure sur laquelle on ait insisté fut le mot « fellation », que je n'aurais cru connu de personne, sauf de Havelock Ellis et de Norman Haire. Je suis confondu d'être incapable de saisir leur manière de penser; ils s'effarouchent comme un cheval ombrageux devant un bout de papier sur la route. De toute façon, peu m'importe; si je dois faire six nouveaux romans à gros effets pour rester ici, je les ferai de bonne grâce. Je vais maintenant dételer dans cette baraque, comme dirait Henry. — Vivre à portée de Nîmes à bicyclette avec les Saintes-Maries comme lieu de villégiature (je possède deux excellentes tentes) me semble le paradis, en

" le mas --- bâtisse aux murs épais d'histoire, havre de l'homme épuisé mais serein "

Conclusion du livre de Clément Martin
"Garrigues en pays languedocien"
Editions Lacour, Nîmes
1987

Par contre s'il est vrai que c'est l'homme et lui seul qui est à l'origine de nos garrigues, il faut bien convenir qu'il y a aussi interaction entre ce milieu et celui qui l'a fait naître.

Au fil des siècles s'est développé ce que Paul Marcelin appelle justement « une mentalité collective ». Car si la garrigue héberge l'histoire de la merveilleuse aventure humaine, nous devons à ces étendues singulières tout un état d'esprit qui imprègne le Languedocien de souche.

Dérisoires les bras et outils de nos aïeux devant l'incroyable dynamisme du kermès ! Epuisants ces corps à corps avec les végétaux sans cesse régénérés, repoussant à l'envie après une coupe... vagues des générations humaines à l'assaut du front vert...

Au fond du bassin, cerné de roches blanches d'une stérilité déconcertante, le miracle se profile : *le mas*... bâtisse aux murs épais d'histoire, havre de l'homme épuisé mais serein.

Ce sont les repas autour de la grande table rassemblant des hommes rudes que la roue des saisons, peu à peu, réunit : faucheurs, vendangeurs, charretiers, bergers, bouscatiers... plaisanteries, chansons, histoires mille fois colportées...

Flux et reflux de la garrigue :
le Pays d'Oc ... "en perpétuelle reconversion ..."

"La Forêt primitive, qui avait disparu aux siècles précédents par une surabondance de population rurale, reparaît, anarchique, envahit tout. Le déséquilibre entre le champ et la forêt s'inverse, cette fois au profit de l'arbre.

Ainsi, à son adolescence, et avant de connaître les maux qui frappent les cités vieillies, la jeune seigneurie de Montpellier, avec sa baronnie du Bas-Languedoc, fut atteinte dans son corps par un malheur chronique : elle ne connut plus l'harmonie des paysages où l'homme vit heureux, entre la forêt, le pâturage et les champs. Il y eut, suivant un rythme de va-et-vient inexorable, tantôt le morcellement à outrance et le désert des déboisements, tantôt le croupissement des espaces maritimes, l'exubérance végétale de la garrigue, l'envahissement de la montagne par la forêt.

Les savants d'une autre planète auraient pu au cours de quatre siècles, observer avec étonnement ce mouvement des couleurs de la terre occitane, comme des sortes de saisons plus vastes évoluant par rythmes séculaires, saisons de la douleur humaine, tantôt puzzles de pastels, de vignes, d'orges et de blés, grisailles des hauteurs dénudées, bleus profonds des zones palustres, tantôt nappes sombres de forêts gagnantes, extension des salicornes translucides autour de stagnations roses. Ce fut tout cela, alternativement, le pays d'oc, en continue mouvance, en perpétuelle reconversion.

Le grand secret de cette famille géologique, — la montagne, la garrigue, la plaine, les étangs, la mer, — c'est qu'elle était liée, par des nerfs communs et une organique dépendance, comme les cinq doigts de la main. Les cinq doigts n'étaient plus joints. C'était une famille que les poussées de l'extérieur trouvaient désunie, et les désastres la ravageaient, inquisitions, pestes, guerres, impôts, rançons, pillages, exactions. Les grandes invasions du début du Moyen Age, à côté, étaient maladies aiguës, mais maladies d'enfance, qui guérissaient vite ou tuaient. Elles n'avaient pas connu ce lent croupissement. "

(Référence à la fin du Moyen Age)

A la fenêtre une aïeule, notre aïeule, sous son fichu noir, hoche la tête au rythme d'un crochet nouant le fil du temps en des fleurs de dentelles.

Les soirs au vent paisible, c'est la même main, au geste arrondi, confiant au sillon en d'invisibles graines l'espoir de féconder... C'est le même soleil dont les rayons s'inclinent et frappent l'heure, là, au grand rocher... C'est ce même soleil qui recèle et l'Histoire et ce Présent fugace, soleil qui rythme en fait la vie des végétaux avec celle de l'homme, ensembles, confondues.

Enfants de ces terres arides, vous, amis des garrigues, cheminez parmi les boqueteaux chétifs, les calcaires assoiffés, glissez entre les cades, enivrez-vous d'odeurs mûries de soleil dans ce grand pays blanc où l'ombre est un besoin. Essayez de surprendre le vieux berger absent, là, dans le silence de la draille. La plante, dans son langage à elle, fait de feuilles et d'épines se souvient... elle chuchote sa présence... Montez sur la crête, sur le « clapas » sonore... dans la limpidité de l'air, observez les moindres détails : les messages qu'ils véhiculent distillent *l'expression* humaine, *l'intention* humaine. Vous avez sous les yeux toute l'importance du savoir-faire et du savoir-être de nos pères. Leur manière de penser et d'agir réside dans des signes discrets que le paysage rend authentique. Toute la garrigue, la vraie, est là. Tout ce qui est écrit dans ces quelques pages n'est riche que du savoir du jour, et, demain, dépassé.

L'essentiel réside dans la complicité, la connivence aiguë entre l'homme et sa région, subtilités que nulle étude, la plus rationnelle qui soit ne peut atteindre, car de ce beau « pays » languedocien et de l'habitant attentif, lequel a choisi l'Autre ?

Caveirac, avril 1987.

Mémoires de l'Académie de Nîmes.

La Garrigue et les Masets nimois

par

M. IGOLEN

Membre résidant

Nimes, dont l'origine remonte à une antiquité qu'on ne saurait fixer, doit sa naissance à la Source qui s'échappe au pied de la colline que domine la Tour Magne, et constitue un lieu géographique.

Nimes est située dans une région de transition entre deux vieilles provinces bien différentes en tous points : la Provence et le Languedoc, et à la soudure de deux pays bien distincts, la plaine et la montagne ; l'un, tout d'alluvions, formé par la plaine de Nimes et la Costière, qui confine à la mer ; l'autre, constitué par la Garrigue, qui va s'adosser aux Cévennes.

Si, par une des belles journées qui sont si fréquentes ici, on monte au sommet de la Tour Magne et qu'on fasse un tour d'horizon, on se rend un compte exact de cette situation particulière de Nimes : vers le Sud-Est on devine la Provence avec la vallée du Rhône qui se dessine entre les hauteurs de Comps et la Montagnette, et, plus au sud, vers les Alpilles ; au Sud, la vue s'arrête sur les pentes Nord de la Costière qui barre l'horizon et que prolonge, vers l'Ouest la plaine languedocienne ; plus près, s'étend la plaine sur laquelle s'étale Nimes, débordant de ses sept collines.

Si le regard se porte maintenant vers le Nord, la vue embrasse un vaste panorama et s'étend jusqu'aux Cévennes sur un ensemble de plateaux, de collines, de côteaux, jadis occupés

par une grande forêt ; aujourd'hui dans son ensemble lande aride ou pays dévasté ; plus près apparaît la Garrigue Nimoise qui constitue le bord méridional de la « garrigue » proprement dite ; plus près encore, le regard s'arrête sur les premières collines avoisinantes qui font comme un demi-cercle autour de Nimes.

Mais alors que la plaine, couverte de vignes et de céréales, nous apparaît d'une façon générale monotone, malgré de verts bosquets ça et là qui entourent de nombreux « mas », quel aspect curieux, bizarre, pittoresque aussi, nous offrent les abords immédiats de la Garrigue, avec leur flore spéciale, avec leurs innombrables murs en pierre sèche, leurs clapiers, les milliers de « masets » qui surgissent de partout, et font de cette banlieue de Nimes un coin unique au monde.

La Garrigue nimoise

Dans l'intéressant ouvrage « Nimes et le Gard », paru en 1912, on relève deux études sur la Garrigue Nimoise auxquelles on devra se reporter chaque fois qu'on voudra étudier cette partie de notre terroir ; à ces deux études nous avons fait largement appel dans les pages qui suivent et il nous convient de les signaler ici, car elles sont, en général, trop ignorées du public nimois.

Ces deux études sont : « Contribution à l'Etude géographique de la Garrigue Nimoise » par M. Marcelin, Conservateur de notre Musée d'Histoire Naturelle, et, « La Végétation », de M. Cabanès, Conservateur honoraire du Musée d'Histoire Naturelle. Si M. Marcelin n'ignore rien de la Géologie de la Garrigue, M. Cabanès en a dénombré toutes les plantes, même les plus rares et les plus inconnues.

Dans l'étude ci-dessus, M. Marcelin définit ainsi la Garrigue :

« Le terme de « Garrigue » est employé couramment pour désigner des terrains d'âge géologique bien différents et où pousse l'yeuse ou le kermès.

Une même végétation xérophile, où domine l'association du chêne vert, plus ou moins dégradée, résultat d'un même climat méditerranéen, d'un même sol calcaire, et sans doute aussi d'une même activité humaine, destructive, installée sur

les mêmes surfaces ondulées d'abord, puis aplanies, aux formes molles et aux reliefs en creux, allant du niveau de la mer jusque vers 400 mètres, voici ce qui précise de plus en plus l'ensemble du paysage des garrigues.

Quant à « La Garrigue de Nimes », expression fort bien connue et très employée par les gens du pays, mais de peu de précision, elle est délimitée au nord par le canyon du Gardon, à l'ouest, par les crêtes de la Vaunage, au sud et à l'est par la Vistrenque et le Gardon ; elle commence aux portes mêmes de Nimes et l'entoure, au nord-ouest, à l'est et à l'ouest, d'un arrière pays désert et stérile où l'on ne rencontre que quelques mas peu prospères et deux villages peu importants, Poulx et Cabrières ».

Ce pays désertique, par son air sec et parfumé, son ciel pur et azuré rappelle certains pays de la Judée.

« A parcourir les Garrigues de Nimes, a écrit O. Reclus, dans « La France à vol d'oiseau », on pourrait se croire chez Judas et chez Benjamin, dans un ouadi descendant vers la mer Morte. De la roche et toujours de la roche, de la pierre et toujours de la pierre, des cadereaux sans une goutte d'eau, tellement secs qu'on jurerait que jamais l'eau n'y a passé, des masets ou villas des Nimois... ; autour de ces masets, entre des murs en pierre sèche où le scorpion foisonne, des oliviers, des cyprès, des kermès, de la brousse méridionale, la férigoule et les plantes, ses sœurs..., telle est la banlieue des Nimois et la patrie bien aimée des cigales. »

Cette Judée languedocienne ne manque cependant ni de charme, ni de beauté, pour qui sait la parcourir sans se presser et la voir sous son véritable aspect, comme l'a vue E. Gimon, cet amoureux de notre Garrigue qui a écrit dans « Les origines de Nimes » :

« Pour sentir le charme de la Garrigue, il faut être Nimois. L'aspect de ces solitudes est étrange ; il est unique. Les horizons y sont vastes et élargis. L'artiste y admire la patine métallique des détails, le rayonnement de la lumière crue et la coloration ardente des reflets. C'est là que se heurtent les tons les plus opposés et que s'estompent les nuances les plus délicates.

La Garrigue est toujours verte ; à la couleur sombre des

qui s'opposent les taches d'une blancheur bleutée de ses masets et de ses clapiers. Partout, les longs amas de pierres font d'une note claire le fond sombre de ses pentes ».

De l'ensemble de cette Garrigue, celle qui nous intéresse dans cette étude, est en général cette portion du territoire de Nimes située au nord des routes d'Avignon et de Montpellier, c'est-à-dire la partie montagneuse, par opposition à la partie comprise dans la plaine. Et dans cette région, suivant M. Cabanès, nous distinguerons « la Garrigue habitée », qui confine aux portes mêmes de Nimes, s'étend sur un rayon de 4 à 5 kilomètres et embrasse toute la région des masets ; et « la Garrigue sauvage », au delà, ne comprenant que quelques rares mas et tout le champ de tir, au nord.

Sur une superficie totale de près de 16.000 hectares dont se compose l'ensemble du territoire de Nimes, la Garrigue définie ci-dessus, en occupe un peu près de 10.000, savoir : 3.000 environ en bois et taillis, 1.500 en landes, 150 à la Compagnie P.L.M. pour ses voies ferrées, 20 en carrières exploitées, et le reste en céréales, en vignes et oliviers, constituant les principales cultures de ces terrains peu fertiles en général.

Sur ces 10.000 hectares de garrigues, la ville de Nimes en possède plus de 3.000 comme biens communaux, et dont l'origine remonte en l'an 1144.

En 1144, en effet, le vicomte Bernard-Aton V, sous l'administration de laquelle Nimes vécut des jours heureux, vendit ou céda à perpétuité, à la Communauté, les paturages qu'il possédait dans toutes les garrigues ou terres incultes, à l'exception, toutefois des « anciens devois ou pacages », de divers côteaux des environs de Nimes ; cette vente fut faite au prix de 1.000 sols, monnaie de St-Gilles.

Par ordonnance du 8 novembre 1240, les consuls de Nimes obtinrent du sénéchal Pierre d'Athiès, la confirmation de la charte de 1144 de Bernard-Aton ; en même temps, certains habitants de Nimes, possesseurs de champs et enclos plantés de yeuses, ou chênes-verts, firent volontairement abandon de ces derniers aux consuls, c'est-à-dire à la Communauté, pour les mettre dans les pâturages publics.

En 1249, les consuls augmentèrent encore le domaine

communal en achetant le devois de « Pelaloube » ou ancien devois de Vaquières, limitrophe des pâturages déjà acquis, du chemin de Sauve et du vallon de la Berben.

De tout temps ,les privilèges ainsi obtenus par la Communauté furent confirmés par les rois de France. En 1667, non seulement ils furent confirmés à nouveau, mais une vérification juridique fut faite pour fixer l'étendue et les limites des garrigues ou bruyères de Nimes, appartenant aux habitants, constituant la plus importante partie du territoire et cédée, à prix d'argent, par le vicomte Bernard-Aton V, en 1144 — suivant l'historien Ménard —.

Ainsi nous pouvons dire que de tout temps la Communauté de Nimes posséda une grande partie de nos Garrigues, de celles plus particulièrement que nous avons appelées plus haut : Garrigue sauvage.

Et si nous ne savons rien de précis sur l'évolution de la propriété et les modes de cultures dans la garrigue, nous pouvons déduire de ce qui précède qu'au cours des siècles passés, notre Garrigue a bien peu varié, puisque les terres cédées par Bernard-Aton, il y a plus de sept siècles et demi, sont toujours « Biens Communaux » ; et qu'elle est toujours couverte en partie d'yeuses ou chênes-verts, comme on en plantait en 1280.

La Garrigue habitée, par contre, s'est considérablement transformée depuis le commencement du XIXe siècle, époque à laquelle, comme nous le verrons plus loin, les ouvriers nimois commencèrent à l'aimer, à y devenir petits propriétaires, à la couvrir de masets, à en faire en un mot, un coin utile et des plus agréables.

Si aujourd'hui la garrigue voisine de Nimes, avec ses villas et ses masets sans nombre, présente un aspect de vie, elle était bien déserte autrefois, à l'époque où, dit-on, une vaste forêt, dont le fonds était constitué par l'yeuse, couvrait toute la région de la plaine aux Cévennes.

Cependant, si nous remontons à l'époque romaine, nous trouvons, dans la Garrigue de petits villages englobés dans la « Civitas Nemausensis », aux Fontilles, près de Courbessac, à la Rouvière, aux Tours de Seguin, au quartier de la Cigale, à Montaury, au quartier du Pont de la République, au Serre

Paradis, etc. ; et, si nous remontons à une époque beaucoup plus lointaine, il est certain qu'aux Tours de Séguin, à Camplanier, et sur les pentes ouest de la Tour Magne, existaient de vrais oppida où se manifestait une vie intense.

Aux mêmes époques, des chemins partant de Nimes, traversaient la Garrigue, et parmi ceux-ci il convient de citer : un chemin qui s'amorçait au coin nord du cimetière protestant, montait vers le mas de Ponge, puis se dirigeait vers Gajan et Anduze, et connu encore sous le nom de « chemin du Mas de Ponge » ; « la Voie Régordane », ou chemin de Nimes à Gergovie, par la Calmette et Alès, appelé au Moyen-Age « chemin romain » ou « caminus romeus » ; il se confondait avec le précédent jusqu'à 400 mètres environ au sud du Mas de Ponge ;

le chemin d'Uzès, qui partait de la rue actuelle de la Posterle, se dirigeait vers le Mas de la Vaque, puis vers Russan, Aubarne et Uzès ; le chemin de Pissevin qui desservait Montaury ;

le chemin de la Cigale qui desservait les tours de Seguin ;

le chemin de la Rouvière ;

et d'autres qu'il serait trop long d'énumérer.

Tous ces chemins existent encore et sont familiers aux Nimois qui les fréquentent pour se rendre au maset.

CLAUDE BARSOTTI

LE MUSIC-HALL MARSEILLAIS

de 1815 à 1950

ANNEXE I

LO CABANON

Son paqueton, coma cadun camina,
D'un èr content, lo dimenge au matin !
Tranquillament escalàn la colina,
Si son cercats quauquei bravei vesins.
Làissan l'ostau ambé totei sei lanhas,
Cu sibla un èr, cu canta une cançon ;
Van respirar l'èr pur de la campanha
E lo plesir que renha au cabanon.

Siam arribats, la fam nos es venguda ;
Per beure un còp, manjarem un corchon ;
Anèm ! de fuec, fètz lèu quauquei belugas,
Lo dejunar es sus lo fugairon.
Cu tria l'alhet, cu lava la terralha,
Un autre au potz netèja lo peisson ;
Tot es en trin, aquí chascun trabalha :
Siam pas fenhants, quand siam au cabanon.

Quand avèm pres lo dejunar champètre,
Per lo dinnar preparam lo fricòt ;
Se fa bèu temps selon lo baromètre,
Si va pescar, ò si tira au lotò.
Cu joga ai cartas, ò bèn cu joga ai bòchas ;
Tatà Cinc-sòus fa jogar lo pichon ;
Vesètz jamai degun lei mans ai pòchas :
S'amusam bèn, totjorn, au cabanon.

Quand lo gròs caud fa plegar la parpèla,
Que de la sòm si sentèm agantats,
Fremas, vielhards, garçons e domaisèlas,
Chascun se'n va dormir de son costat ;
Lei pus galhards a l'ombra d'una estòria
Van ropilhar dessús d'un gròs cairon :

D'aqueu fautuelh si fan encara glòria,
Car son bonaür es d'èstre au cabanon.

Lo dinnà's lèst, lo cosinier s'avança,
Per !o senhau dona un còp de siblet :
Revelhatz-vos, venètz remplir la pança,
Despachatz-vos avans que siegue freg...
Pas de retard, es doas oras passadas,
Entaulatz-vos sensa mai de façon,
E servètz-vos de tranchas safranadas :
Es lo dinnar que fèm au cabanon.

Dau tamborin ausètz la retornèla...
A fin de bèn ensacar lo dinnar,
Chasque galant si plaça ambé sa bèla,
Leis uns au lòng e leis autres au carrat,
En avans dos ! tant que l'alen nos manca...
Dau menestrier lo galòi rigaudon
Nos fa dançar coma de sauta-en-banca...
A ! que siam gais, quand siam au cabanon !

Las de dançar, la susor vos chagrina,
Siatz fatigats, siatz totei calorents :
V'assetetz pas surtot au còp de vent...
Rasonatz-vos, parlatz-li d'amoretas,
Sus lo subjèct, glissatz quauqua rason,
Podètz comptar, segur, que la filheta
S'agradarà'bmé vautre au cabanon.

Lo jorn se'n va, dejà la nuech s'apròcha,
Regardà'n pauc devant lo potatgier :
Lo pus gromand, que tira de la bròcha
Un gigoton ambé quauquei gibiers.
Lo rostit's lèst, garnissètz la salada,
Oblidetz pas de faire lo capon...
Per començar servètz-vos de l'intrada :
Es lo sopar que fèm au cabanon.

Lo bèu còp d'uelh, la velhòla flamèja,
Quora si viam a la fin dau repàs !
Siam ambé Dieu, e lo vin que petèja
Rende leis uelhs un pauc esclairà'u gas.
Tot es en l'èr, jusqua lo chin que jaupa !
Zou, a de reng, chascun ditz sa cançon...
Es mieja-nuech, nos fau plegar la napa
E'bmé regret partèm dau cabanon.

Portatz-vos bèn, aimabla companhia,
E, se Dieu vòu, a dimenge que vèn !
En si quitant, tocatz la man ai filhas,
Ambé respech saludatz lei parents.
Vèrs son ostau que puei chascun desfile,
Dau tamborin l'ecòt reditz lo son...
En arribant a nòstre domicile,
Totei pensam encara au cabanon.

Estève BIBAL

LE CABANON

Avec son petit paquet, chacun chemine, - D'un air content, le dimanche matin ! - Tranquillement ils montent la colline, - Ils se sont réunis quelques braves voisins. - Ils laissent la maison et tous leurs soucis, - Qui siffle un air, qui chante une chanson ; - Ils vont respirer l'air pur de la campagne - Et le plaisir qui règne au cabanon.

Nous sommes arrivés, la faim nous est venue ; - Pour boire un coup, nous mangerons un quignon ; - Allons ! du feu, vite quelques étincelles, - Le déjeuner est sur le foyer. - Qui trie l'ail, qui lave la vaisselle, - Un autre au puits nettoie le poisson ; - Tout est en train, ici chacun travaille : - On n'est pas fainéant lorsque l'on est au cabanon.

Quand nous avons pris le déjeuner champêtre, - Pour le dîner nous préparons le fricot ; - S'il fait beau temps, selon le baromètre, - On va pêcher ou on tire au loto. - Qui joue aux cartes, ou bien qui joue aux boules ; - La nourrice fait jouer le petit ; - On ne voit jamais quelqu'un les mains dans les poches : - Nous nous amusons toujours bien au cabanon.

Quand la grosse chaleur fait fermer les paupières, - Que du sommeil nous nous sentons envahis, - Femmes, vieillards, garçons et demoiselles, - Chacun s'en va dormir de son côté ; - Les plus robustes, à l'ombre d'une natte, - Vont roupiller sur un gros bloc : - Ils se font une gloire de ce fauteuil, - Car leur bonheur est d'être au cabanon.

Le dîner est prêt, le cuisinier s'avance, - Comme signal il donne un coup de sifflet : - Réveillez-vous, venez remplir la panse, - Dépêchez-vous avant que ce soit froid... - Pas de retard, c'est deux heures passées, - Passez à table sans plus de façon, - Servez-vous des tranches safranées : - C'est le dîner que nous faisons au cabanon.

Du tambourin on entend la ritournelle... - Afin de bien faire passer le dîner, - Chaque galant se place avec sa belle, - Les uns de long, et les autres au carré. - En avant deux ! tant que le souffle ne nous manque pas... - Le joyeux rigaudon du ménétrier - Nous fait danser comme des saltimbanques... - Ah ! comme nous sommes gais lorsque nous sommes au cabanon.

On est las de danser, on est tout suant, - On est fatigué, on est tout échauffé ; - On se repose près de la voisine, - Il ne faut surtout pas s'asseoir au courant d'air... - Raisonnez-vous, parlez-lui d'amourettes, - Glissez-lui quelques réflexions sur le sujet, - Vous pouvez être certain que la fillette - Se plaira avec vous au cabanon.

Le jour s'en va, déjà la nuit arrive, - Regardons un peu devant le potager ; - Le plus gourmand qui tire de la broche - Un petit gigot avec quelques gibiers. - Le rôti est prêt, garnissez la salade, - N'oubliez pas de faire le chapon... - Pour commencer servez-vous de l'entrée : - C'est le souper que nous faisons au cabanon.

Quel beau coup d'œil, la veilleuse brille, - Lorsque nous arrivons à la fin du repas ! - Nous sommes heureux et le vin mousseux - Rend les yeux brillants, - Tout est animé, jusqu'au chien qui aboie ; - Allons, chacun à son tour dit sa chanson... - Il est minuit, il faut ranger la nappe - Et avec regret nous quittons le cabanon.

Portez-vous bien, aimable compagnie, - Et si Dieu le veut, à dimanche prochain ? - En vous quittant, touchez la main aux filles, - Avec respect saluez les parents. - Ensuite, vers sa maison chacun s'en va, - Du tambourin, l'écho redit le son... - En arrivant à notre domicile - Nous pensons tous encore au cabanon.

Note : la version présentée comporte quelques variantes, preuve du succès populaire remporté par cette chanson.

BENEDIT Gustave

Né et mort à Marseille (1802-1870), Gustave Bénédit, qui appartenait à la bourgeoisie marseillaise, était critique musical au journal *"Le Sémaphore"*. C'est en 1840 qu'il créa *"Chichoàs"*, figure du nèrvi marseillais qui deviendra très populaire. Au point qu'il ajoutera ensuite toute une série d'épisodes : *"Chichoàs au Conservatoara"* (10), *"Chichoàs convertit"* (11), etc... Il est aussi l'auteur de *"La police correctionnelle"*, dans laquelle il utilise également le type du *nèrvi*. Pour Gelu, il s'agit là d'un pâle plagiat du nèrvi qu'il avait lui-même déjà présenté, mais il reste que le succès fut foudroyant et que Bénédit, en dépit d'une langue francisée assez discutable, sut toucher les masses. Les textes de Bénédit étaient régulièrement déclamés dans les salles marseillaises.

BIBAL Etienne

Né et mort à Marseille (1808-1854). Vermicellier de son état, Etienne Bibal ouvrit peu après son mariage, un magasin de comestibles dans la rue des Grands-Carmes. Il est l'auteur de chansons, de chansonnettes et de romances dont la plus célèbre fut *"Lo cabanon"*, écrite en 1840. Elle obtint un succès triomphal. La première édition, épuisée en un mois, fut tirée à 6.000 exemplaires et consacra son auteur. La popularité en fut telle qu'elle s'étendit à l'ensemble du territoire occitan. Ainsi, en 1848, à Aurillac, dans le Cantal, c'est sur la musique de *"Lo cabanon"* que Dupuy-Grandval écrivit une chanson révolutionnaire. Membre de l'Athénée Ouvrier, Etienne Bibal devait perdre la raison dans un incendie, et il mourut peu après. C'est son ami Cantocelli, que l'on appelait simplement Cantos, qui interprétait ses œuvres dans les théâtres et les concerts marseillais.

CANTOCELLI

Voir ci-dessus.

CHAILAN Fortuné

Né à Aix-en-Provence en 1801, mort à Marseille en 1840, il est l'auteur de divers contes en vers censément villageois, mais où le citadin se gausse du rural, ainsi que de contes citadins qui mettent en scène les *nèrvis*. Certains de ces contes, qui n'avaient pas été écrits pour la scène, tels *"Lei quichiers"* (12) et *"Les amors de Venús"*, furent cependant présentés au Théâtre du Gymnase. C'est un ouvrier peintre du nom de Joseph, qui sous le costume d'un paysan du terroir marseillais, les déclamait. D'après le docteur A. Goy, le dimanche, à la seule annonce des *"Amors de Venús"*, le caissier avait la certitude d'une recette confortable. Fortuné Chailan est également l'auteur d'une comédie en un acte, *"Lo païsan e lo pastissier"* (13), ainsi que de divers ouvrages littéraires, historiques et scientifiques en français. Son œuvre occitane a été réunie en un volume, *"Lo gangui"* (14), qui a fait l'objet de plusieurs éditions.

DESANAT Joseph

Né et mort à Tarascon-sur-Rhône (1776-1872). Il exerça une foule de métiers et fut entre autre courtier et marchand de pommes-de-terre et de saussissons d'Arles ! Poète abondant, d'une facilité déplorable, utilisant une langue très patoisée, son mérite consiste essentiellement à avoir réussi dans son journal *"Lo Bolhabaissa"*, le premier rassemblement organisé d'écrivains occitans. De plus, dans

10) Chichois au Conservatoire.
11) Chichois converti.
12) Hôtes importuns gênants ; à Marseille, désignait les paysans qui venaient à la foire Saint-Lazare et s'installaient souvent chez les Marseillais qui avaient un enfant placé en nourrice chez eux.
13) Le paysan et le pâtissier.
14) Sorte de filet de pêche.

ce journal il a une vue très large de la norm
abondante, mais sans valeur, on trouve d
toire des artistes occitans de l'époque.

DRAY Jean-Baptiste

Né à Marseille en 1820, il débuta sur les
choàs, d'où son surnom et celui du théâtr
des rôles de vieilles femmes et de partisan
air sur les places de Marseille, Toulon, La S
Il était composé d'une toile comportant to
il interprétait des scènes en occitan et décla
culier les textes de Bellot et de Bénédit. En
Provençal" de Toulon. Il revint à Marseille e
dorado", spécialisée dans les productions

GELU Victor

Né et mort à Marseille (1806-1865). Issu
marseillaise, Victor Gelu acquiert une bonne
sa jeunesse une vie errante, puis il rentre à M
cilement à gagner sa vie. Politiquement hos
lisme. Ces thèmes, avec pour prétexte la pr
a connus et qui sont les porte-paroles de l
composer des chansons d'un réalisme peu
par le capitalisme montant de tout un monc
bre. Cela va des petits métiers qui péricliter
de leur patrimoine au profit des étrangers v
terroir par la spéculation immobilière. Lorsq
une position réactionnaire, mais s'il condar
utilisé exclusivement au service des puissan
personnel. Quant aux pauvres, et il le leur
révolution sociale. C'est par hasard, nous l
"Fenhant e gromand". En 1840, il publie
sons provençales", dont la seconde édition
en 1856. Victor Gelu a aussi écrit un roman,
cès de l'industrialisation capitaliste. Il sera p
éditées après sa mort, en 1886. L'œuvre de
dégage, et qu'il exprime d'ailleurs dans la pr
tan, est admirable. Elle est très éloignée du
et le fait-divers de beaucoup de ses contemp
et varié, ne reculant devant aucune outranc
De là son mépris à l'égard des félibres et sa
chansons qu'il interprétait lui-même dans les b
vatge" (16) d'Arles, premier congrès des po
nille qui se déroula le 29 août 1852, il écrasa
pants. Les chansons de Gelu, encore très a
toire par un certain nombre de chanteurs o

JOSEPH Voir Fortuné Chailan.

VERNIER

Chanteur au Gymnase, il y interpréta ent
(17), qui est une description par l'auteur de
très belle.

15) Noël Granet.
16) Pélerinage, fête vôtive, ici fête des poètes occitan
17) Le fou d'amour.

99989
169

MÉMOIRES

DE L'ACADÉMIE

DE NIMES

VII^e SÉRIE. — TOME XLVIII. — Années 1928-1929-1930

NIMES
IMPRIMERIE CLAVEL ET CHASTANIER
Cie CHASTANIER Frres ET ALMÉRAS, Succ.
12 — rue Pradier — 12

La vie au Mazet au siècle passé -
M-Igolen,
Mémoires de l'Académie de Nîmes -

L'évolution du Maset et la transformation de la garrigue

L'évolution du maset et la transformation de la Garrigue, lentes, mais continues, nous pouvons les suivre en revivant par la pensée ce que fit le vieux taffetassier — et ce que fait encore aujourd'hui le masetier — dans son champ, à ses moments de loisir les jours de fête et de chômage.

Le coin de garrigue acquis, il le débarrassa tout d'abord des broussailles et des nombreuses pierres qui jonchaient le sol, et fit sauter à la pioche les « têtes de chèvres » qui affleuraient à sa surface ; il déposa les unes et les autres tout autour de son champ et commença, ainsi, à dessiner l'enclos qui limiterait sa propriété ; il nivela ensuite le sol, aménegea en petites terrasses les pentes pour y retenir le peu de terre végétale qu'elles contenaient ; puis, son champ préparé, il en entreprit l'exploitation agricole.

Proche Calvas aviè'n mazé
Ou mitan d'uno bèlo vigno
Trènto ans aviè lima si dé
Pèr lèva dé pèiro et d'espigno.

a écrit Bigot, dans : Lou bouné dé moun onncle Jaque.

De ce jour, ouvrier industriel la semaine, en ville, le taffetassier se transforma en ouvrier rural à ses moments de loisir, « formant ainsi un type social bien curieux, mi-tafatataire, mi-rachalan, que la crise phylloxérique et la crise industrielle ont fait disparaître peu à peu », suivant M. Marcelin déjà cité.

Et, alors, successivement, un petit jardin, quelques pieds de vigne, une olivette, des amandiers, quelques figuiers, etc., parurent sur ce sol aride par excellence ; en même temps qu'en un coin minutieusement choisi, s'élevait une petite construction rustique, une ou deux pièces exigües : le maset nimois à son origine.

Le maset compléta l'enclos et ainsi le rêve de l'ouvrier fut réalisé : dès lors il fut vraiment propriétaire d'une petite maison de campagne, modeste, certes, mais suffisante à son bonheur. Dans la suite, l'enclos et le maset furent l'objet d'améliorations continuelles.

L'ameublement du maset, tout rustique d'abord, une table quelconque, quelques modestes chaises ou encore quelque vieux banc, fut peu à peu complété et rendu plus confortable ; les murs, blanchis à la chaux, furent ornés de naïves et gaies estampes, de toutes sortes ; des plantes d'agrément alternèrent dans l'enclos, en des coins choisis, avec les oliviers et les amandiers du début ; des arbustes pour donner de l'ombre, des lilas et des fleurs pour jeter une note agréable, entourèrent le maset ; une citerne fut construite en un endroit propice pour recueillir l'eau de pluie, devenue désormais indispensable pour les besoins du ménage et l'arrosage des plantes ; une tonnelle fut adossée au maset, soigneusement entourée de vigne vierge ou de multiples plantes grimpantes, pour qu'elle devint un abri bien à l'ombre les jours d'été et le coin favori de l'enclos ; un jeu de boules y fut aménagé enfin, quand ce fut possible, pour la plus grande des distractions au maset.

Quelquefois même, si le site le permit, une terrasse ou un belvédère quelconque fut élevé en un endroit favorablement choisi, pour y jouir d'une belle vue sur les environs : avantage inestimable donnant au maset ainsi privilégié une supériorité incontestable sur ceux des alentours qui en étaient privés, et constituant pour le masetier la suprême des satisfactions.

Et ainsi, peu à peu, de jour en jour, d'année en année, le maset se transforma ; après l'indispensable du début, il fut doté de tout ce qui pouvait lui être utile, puis de tout ce qui pouvait être agréable et alors il constitua un tout complet.

Et ce que le vieux taffetassier fit jadis, l'ouvrier ou l'artisan d'aujourd'hui le fait encore, et le fera encore demain, car la tradition du maset est trop profondément enracinée dans l'âme du Nimois, pour que disparaisse de nos Garrigues ce qui en fait le charme, l'agrément et l'originalité.

Si de nos jours quelques masets sont délaissés ou tombent

en ruine, si leur exploitation agricole n'est plus celle d'autrefois, combien d'autres continuent à surgir en un coin de la lande aride, œuvre de longue haleine comme jadis, ou bien bâti rapidement par un bourgeois ou quelque nouveau riche qui tient lui aussi à avoir son maset ; et si ce dernier n'a rien de celui d'autrefois, s'il est tout près de la ville, s'il est même doté de tout le confort moderne, il n'en est pas moins le maset où l'on va volontiers respirer et jouir du calme bienfaisant de la campagne.

On a écrit jadis que le chemin de fer avait eu une influence heureuse sur le maset, que sa vue, même lointaine, même oblique, en augmentait la valeur intrinsèque de plus d'un cinquième : cela a pu être vrai quand les premiers trains apparurent dans la campagne nimoise et offrirent alors un spectacle imprévu et bien fait pour frapper l'imagination, mais nous ne pensons pas qu'il en soit ainsi aujourd'hui.

Par contre, l'influence du tramway sur le maset ne saurait être contestée. Le tramway, en effet, permet facilement l'accès du maset aux personnes âgées et aux enfants ; il facilite le transport des mille choses qu'on y porte ; s'il n'en abrège pas la distance, du moins permet-il de parcourir celle-ci plus rapidement, plus commodément et sans fatigue ; si le maset est loin, on hésite parfois à y aller, si un tramway en facilite l'accès, on part volontiers, et souvent alors, la peine ressentie pour s'y rendre se transforme en un vrai plaisir. A ce point de vue, il serait à souhaiter que l'extension du réseau actuel des tramways fut complétée et permit l'accès des masets lointains ; la ligne de l'artillerie, par exemple, devrait être poussée jusqu'à Massillan et desservir non seulement les nombreux masets de la route d'Uzès, mais encore faciliter l'accès du Camp et du Champ de Tir ; à l'autre extrémité, elle devrait être prolongée jusque sur le plateau du Mas des Gardies, et un embranchement pourrait être créé pour desservir la route d'Alès jusqu'au creux de l'Assemblée, sinon plus loin encore ; on verrait alors les masets se multiplier davantage, la Garrigue Nimoise continuer à se transformer et le Nimois à même de jouir d'un peu plus de grand air et de bien-être aussi.

L'automobile, elle aussi, facilite l'accès du maset, seulement

bien peu nombreux sont encore les privilégiés qui peuvent disposer d'un pareil moyen de locomotion ; l'automobilisme, à ce point de vue, ne remplira son rôle social que le jour, lointain hélas, où tout masetier aura son auto et où tous les chemins de la Garrigue seront accessibles à ce genre de véhicule. Reste à savoir encore si ce jour-là l'auto, au lieu de favoriser l'exode vers le maset, ne détournera pas notre citadin de notre Garrigue et ne sera pas une cause de désertion du maset, tout comme l'est aujourd'hui le cinéma.

L'influence du Maset sur le caractère du Nimois

Le Nimois passe pour avoir un caractère volontaire, combattif, persévérant — « es réboussié » — dit-on en langage populaire : peut-être trouverait-on l'origine de ce caractère particulier en étudiant attentivement le rôle du masetier dans cette évolution du maset et cette transformation de la Garrigue que nous venons d'esquisser.

Cette évolution et cette transformation ne sont-elles pas le résultat des efforts constants et soutenus du masetier contre tous les éléments ligués contre lui ? Est-ce que dans cette conquête de la Garrigue, terre ingrate et arride par excellence, le Nimois n'a-t-il pas eu d'abord à lutter contre la Nature elle-même, contre son sol si ingrat et si peu propice à toute culture ? ne doit-il pas lutter encore contre les orages qui ravinent son enclos et emportent au loin le peu d'humus qu'à grand peine il arrive à incorporer à sa terre ? ne doit-il pas lutter en outre contre le vent, dont la violence brise souvent les quelques plantes qu'au prix des plus grands efforts il arrive à faire pousser dans son champ ? ne doit-il pas enfin lutter chaque été et contre une sécheresse d'autant plus difficile à combattre que la Garrigue est sans eau, et contre un soleil ardent dont rien ne peut le garantir ?

Et, cependant, dans cette lutte sans merci, le masetier arrive toujours à vaincre les obstacles qui se dressent devant lui, et ce, grâce à une persévérance et à une ténacité dont

il n'est peut-être pas exagéré de dire qu'elles sont l'origine de ce caractère volontaire, combattif et persévérant qu'on lui attribue, non sans quelque raison.

La journée au Maset

Pour apprécier le maset et connaître tout le plaisir et le charme qu'il procure, il faut parcourir la Garrigue un dimanche, ou, mieux encore, un jour de fête, le lundi de Pâques ou de la Pentecôte, par exemple, et se mêler à la vie familiale qu'on y mène, car alors tout y est vivant, plein de bruit, de jeux et de chansons.

Ces jours-là, on gagne la Garrigue de bonne heure, après avoir pensé toute la semaine à la joie qu'on y trouvera. Chacun y emporte son petit bagage, afin qu'on ne soit pas pris au dépourvu là-haut, où il faudra beaucoup de choses pour y passer gaiement la journée, d'abondantes victuailles surtout, pour apaiser, à l'heure des repas, un appétit toujours en éveil, excité par un air des plus vifs et l'idée d'un véritable gala gastronomique.

Dès l'arrivée, comme on est vraiment chez soi, loin des entraves de l'étiquette de la vie quotidienne, on commence par se mettre à l'aise : les hommes quittent la veste, les femmes se contentent d'aller en jupon, les enfants se débarrassent de tout ce qui pourrait les gêner dans les jeux qu'ils vont entreprendre.

Puis, en famille, on fait le tour de l'enclos sur lequel on s'extasie toujours, bien qu'on le connaisse dans tous ses moindres détails, car le masetier n'ignore rien de son maset : il connaît le nombre exact des pieds d'olivier ou de vigne qu'il possède, il pourrait raconter une histoire sur la plupart de ses arbres fruitiers ; il sait même parfois le nombre de fruits que porte chacun d'eux ; rien n'échappe au regard des visiteurs, on s'arrête devant le petit jardin, devant chaque plate-bande, devant tous les pots de fleurs, etc., puis, après le tour du propriétaire, chacun s'occupe de son côté : les hommes se livrent au plaisir de la culture, taillent les arbres, réparent un coin du mur, etc. ; les femmes vaquent

au soin du ménage, pr
portance au maset ; le
à la recherche d'un jeu

A l'heure du déjeuner
de la grande table, soit
vif, soit sous la tonne
tous font honneur au
lentement, en silence pr
s'anime, et c'est alors
moment de la journée
rance méridionale se do
humeur circulent à la r
les chansons qui se met
plément indispensable
se prolonge longtemp
dominical au grand air

Après le déjeuner, c'
tandis que les femme
table en attendant l'heu
les hommes vont fair
et les enfants repren
que jamais.

Insensiblement le so
à la ville. L'été, il n'
et ce n'est que très
heureux d'une journé
et des ennuis de l'exi
de penser le lendema

La chasse

La chasse est très e
tionne à tel point, qu
maset, si exigü que s
constitue pas un spor
ou de la poursuite du
de distraction, dans l

au soin du ménage, préparent le repas, chose de grande importance au maset ; les enfants vagabondent dans l'enclos, à la recherche d'un jeu nouveau.

A l'heure du déjeuner, tout le monde se trouve réuni autour de la grande table, soit à l'intérieur du maset, si l'air est trop vif, soit sous la tonnelle ou sur la terrasse, s'il fait bon ; tous font honneur au menu abondant et varié qu'on savoure lentement, en silence presque, mais, peu à peu, la conversation s'anime, et c'est alors autour de la table familiale, le meilleur moment de la journée ,celui où l'on se détend, où l'exubérance méridionale se donne libre cours, où l'esprit et la bonne humeur circulent à la ronde ; au dessert, la joie déborde avec les chansons qui se mettent de la partie, car elles sont le complément indispensable des réunions au maset ; avec elles se prolonge longtemps et se termine enfin, ce vrai repas dominical au grand air.

Après le déjeuner, c'est la causerie qui se prolonge ; puis, tandis que les femmes remettent de l'ordre autour de la table en attendant l'heure de deviser sur les ragots de quartier, les hommes vont faire la traditionnelle partie aux boules, et les enfants reprennent leurs jeux avec plus d'entrain que jamais.

Insensiblement le soir arrive et, avec lui, l'heure du retour à la ville. L'été, il n'est pas rare qu'on « soupe » au maset et ce n'est que très tard alors qu'on rentre, mais toujours heureux d'une journée de plein air, passée loin des soucis et des ennuis de l'existence, auxquels il sera toujours temps de penser le lendemain, en reprenant la tâche quotidienne.

La chasse au Maset

La chasse est très en honneur à Nimes et le masetier l'affectionne à tel point ,qu'il trouve le moyen de la pratiquer au maset, si exigü que soit son enclos. Si pour lui la chasse ne constitue pas un sport, si elle n'a pas l'attrait de la recherche ou de la poursuite du gibier, elle n'en est pas moins une grande distraction ,dans laquelle il trouve encore l'occasion d'exer-

cer son adresse au tir. Le masetier pratique ordinairement deux genres de chasse : la chasse au poste et la chasse à la montée.

La chasse au poste consiste à se cacher en un coin du maset et à chasser tout oiseau qui vient se poser en un endroit quelconque de l'enclos et à portée du fusil. Pour pratiquer cette chasse, le masetier organise quelque part une petite cabane de branchages et place en haut d'un arbre une branche de bois mort, « un cimèu », dans le but d'y attirer les oiseaux passant aux alentours ; posté dans sa cabane, à l'abri des vues, notre chasseur surveille tout autour de lui, et guette tout oiseau qui vient se poser à portée de son fusil.

La chasse à la montée se pratique en fin de journée, un peu avant la tombée de la nuit, au moment de « la montée ». C'est alors l'heure à laquelle les oiseaux, oisillons et tourdres principalement, qui ont quitté de grand matin la Garrigue, pour aller chercher leur nourriture dans la plaine, regagnent en bandes plus ou moins nombreuses, quelquefois isolément, les bois-taillis de la montagne pour y passer la nuit. Pour pratiquer cette chasse, le masetier se cache soit derrière un pan de mur, une touffe quelconque, etc., et là, l'œil aux aguets, il attend patiemment la montée des oiseaux. Quand une bande d'oisillons, ou rarement un tourdre, passe à proximité, vite il se démasque et décharge son fusil, au petit bonheur, dans la bande affolée, ou sur la victime déjà choisie.

Si le temps est beau et calme, les oiseaux regagnent la Garrigue à tire d'ailes en volant très haut, où il est difficile de les atteindre ; si, au contraire, le temps est mauvais et si le Mistral souffle, les oiseaux s'en vont péniblement, volant le plus bas possible pour chercher un abri contre la violence du vent, alors il peut être facile de faire bonne chasse.

Les jours de très mauvais temps, de gros vent surtout, ce ne sont pas seulement les masetiers qui chassent à la montée, mais encore bon nombre de Nimois qui s'en vont dans la Garrigue dans l'espoir d'en rapporter « une brochette».

Certains masetiers dont l'enclos confine aux chasses réservées qu'on trouve sur tout notre terroir, savent faire de leur

tenir pour très exacts les chiffres qu'il indique, car chaque jour de nouveaux masets apparaissent, un peu partout, dans la Garrigue, et un grand nombre d'entr'eux ne sont pas inscrits sur le cadastre.

Si celui-ci mentionne un peu plus de 4.000 masets, c'est, dit-on, près du double qu'il faudrait en compter ; entre ces deux données, prenons une moyenne, le chiffre de 6.000 et nous aurons ainsi une idée du nombre approximatif des masets que renferme le terroir de Nimes, Garrigue et Plaine comprise.

Le registre cadastral accusait 634 masets, en 1832, dont 1 seulement dans la plaine de Nimes ; en 1930, il en mentionne 4.194, dont 83 dans la plaine de Nimes et 4.111 dans la Garrigue.

Le tableau ci-joint nous indique près de 900 masets dans la section du Bois de Mittau ; ce chiffre qui semble paraître anormal au premier abord devient compréhensible quand on songe que cette Section s'étend de la Route d'Alès au chemin qui mène aux Capitelles et comprend, en dehors des masets situés dans la Garrigue proprement dite, les terrains qui se trouvent de part et d'autre de la Tour Magne, c'est-à-dire, les rues actuelles de Rouget-de-Lisle, Ménard, de la Lampèze, de la Porte Cancière, de la Garenne, la Croix de Fer, etc., incorporés dans la banlieue de Nimes et renfermant de très nombreux masets.

Indiquons, de même, que la section de Calvas, qui renferme plus de 700 masets, comprend les Quartiers du Mas du Diable, de la Gazelle, de St-Baudile, etc.

3 masets imposés de 300 à 400 francs
1 maset imposé de 400 à 500 francs
2 masets imposés de 500 à 600 francs

en tout : 512 masets imposés plus de 50 francs et, comme tels, considérés comme « Grandes propriétés ».

Il est évident que les masets ci-dessus imposés plus de 400 francs ne sont autres que de vraies villas, mais considérés masets parce que situés en dehors de la ville proprement dite.

Le Rachalan

A l'époque où, sous l'impulsion particulière des tisserands, la Garrigue se transforma, de nombreux terrains, incultes jusqu'alors se couvrirent de vignes, d'olivettes, d'amandiers et d'une flore toute nouvelle. Pour mettre ces terrains en culture et les entretenir, terrains dont beaucoup aujourd'hui sont retournés à l'état d'inculte, Nimes eut alors un type local, devenu introuvable de nos jours : *le Rachalan.*

Le Rachalan, en langage vulgaire *lou racho* ou *travaiadou*, était l'ouvrier agricole travaillant dans la Garrigue, cultivant un bout de champ à lui, soignant particulièrement ceux des autres et faisant les travaux de culture et d'entretien que ne pouvait faire le masetier lui-même, taffetassier, artisan ou bourgeois, occupé ailleurs.

A-dessus *dou rache* proprement dit, il y avait *lou baile rachalan* ou *chef de colle,* qui était un petit entrepreneur de travaux agricoles, ayant sous ses ordres trois ou quatre ouvriers, qu'il employait, concurremment avec lui, aux divers travaux de la Garrigue. La plupart des rachalans possédaient un âne, leur inséparable compagnon de travail :

... *lou bechar sus l'espalo, la biasso au col, l'ase davan, lou rachalan camino ver la vigno* ; ... a écrit Bigot.

Cet âne constituait un véritable capital pour le travaiadou ; il partait un bât auquel on suspendait de chaque côté une banaste, servant à transporter dans les champs les outils

du rachalan, le fumier et tout ce qui était nécessaire aux cultures, et à descendre en ville les récoltes diverses de la Garrigue : olives, raisins ,amandes, etc.

Quelquefois, en plus de son âne, le rachalan avait un chien loubet ,ce qui était un luxe et lui valait le surnom de rachalan di double.

... *un rachalan dé délai vivié dé soun traval et dé quaouqui soou, embé si fiyo, un ase et soun chin gardo-biasso-loubé qu'à l'oucasioun èro un paou chin de casso...* (Bigot : l'Ase et lou Chin).

L'été, il n'était pas rare de voir, la journée ordinaire terminée, le baille rachalan envoyer un ou plusieurs de ses ouvriers faire une heure ou deux de travail supplémentaire dans un champ voisin de celui où ils avaient passé la journée; on disait alors en parlant de l'ouvrier qui avait fait ainsi un travail supplémentaire, *a fa un impériau*.

En été, quand les travaux dans la Garrigue forçaient au chômage, le rachalan descendait dans la plaine participer aux travaux de la moisson. Celle-ci terminée, il était permis au rachalan d'aller avec son âne dans les champs rateler le sol et faire ainsi provision d'un peu de paille ; l'accès des terres où on avait récolté de l'avoine était seul autorisé pour ce genre de grapillage.

Après la moisson, quelques rachalans prenaient part aux travaux des aires. A cette époque, on foulait les gerbes en les plaçant debout serrées les unes contre les autres sur lesquelles on promenait de dix à quinze chevaux camarguais, rangés sur une file et ne traînant aucun rouleau derrière eux ,selon la méthode adoptée plus tard.

Le travail des aires terminé, le rachalan regagnait la Garrigue où bientôt le retenaient les vendanges, et, peu après, les olivades. La cueillette des olives terminée, le rachalan descendait au moulin à huile ses olives et celles de ses clients. Durant la période de la « presse » c'est-à-dire tout le temps que *les moulins tournaient*, il restait l'employé du moulin, durant quarante à cinquante jours, environ.

... *lis ome qué fasien l'oli, Mesté Pouatoun, Crouzet qui per esquinoun yé disien « la Favo », li frère Bergé, l'eina*

de Tagone, Peiroto lou grava, lou grand Bartèlo, ecétéra... e un touti dé racho « esco é di madu ». (L. Méjean : Fables Patoises).

Le dimanche, le rachalan allait toujours passer la matinée dans la Garrigue où il travaillait jusque vers 10 ou 11 heures, faisant ce qu'on appelait *uno battudo*. L'après-midi ,les jeunes allaient se promener en suivant les filles ; ceux d'âge mûr, se rendaient aux Arènes voir lutter les hommes et courir les taureaux ou fréquentaient le cabaret, à *la cambrasso*, où ils passaient le temps à jouer *à la sixette*, à boire du vin et à manger *des fougassettes*. Quelquefois le rachalan « soupait » au cabaret en compagnie de quelques amis ; dans cette intention chacun y apportait généralement un plat de son choix et le repas comprenait toujours un plat de *cagaraules*. En parlant de ce repas pris au cabaret, on disait *a fa un recate*.

On était rachalan de père en fils et, dans la famille, l'âne n'était pas quantité négligeable ; on cite à ce propos qu'un vieux rachalan sentant sa fin prochaine s'adressa ainsi à son fils : *...moun fil, tant qu'ai viscu, y'agu un ase dins l'oustaou, tant qué viouras taco qué n'i'ague encaro un.*

Si les rachalans étaient nombreux dans la Garrigue les jours de travail, il en était de même des ânes... On connait bien la contagion qui se produit quand un âne se met à braire si, près de lui se trouve un de ses congénères ; on devine alors ce qu'on devait entendre à certains moments, quand un âne se mettant à braire tous ses voisins s'accordaient à l'unisson : c'était alors dans toute la Garrigue un concert d'un nouveau genre, qui avait valu au compagnon du rachalan le joli surnom de « *Rossignol des Garrigues* ».

Le rachalan portait un pantalon de velours appelé « *futaine* », une petite blouse de toile bleue et un chapeau à larges bords ; il portait aussi un bonnet de coton sous son chapeau qu'il quittait ordinairement en travaillant.

La veste dé futaine acoutado à soun bras,
Li brayo pétassade et li souyé dé couble,
Li man dariès l'esquino : un rachalan di double.

a écrit Bigot dans : Lou ra de ville et lou ra di champ.

Le repas du rachalan dans la Garrigue était peu varié

et se composait d'anchois et de *fourmette*, fromage de chèvre rond et plat. .... *mai quan l'oure vèn, ou cagnar, lou rachalan esquicho notre anchoyo*... (Bigot).

Comme boisson, il buvait ordinairement du vin non mélangé d'eau — du vin pur —, un litre tout au plus, même en été; il portait son vin dans un *flasque* et il le buvait *à la régalade,* ce qui lui permettait de boire longtemps chaque fois, sans absorber pour cela beaucoup de liquide, tout en se désaltérant.

..... *meste Pountoun, un rachalan di madu, que coche embé soun flasque et que mes dé ligneto en guiso de boutoun*... (Bigot).

Dans une Etude sur Bigot et ses Fables Patoises, parue dans « Némausa », en 1883, M. Paulhan, analysant l'œuvre du poète, nous dépeint la psychologie de ses personnages et et nous parle longuement du rachalan. De cette Etude nous extrayons les lignes suivantes :

« Le rachalan passe au champs une grande partie de ses journées, son travail est pénible, sa vie est monotone, la campagne qu'il travaille, la Garrigue, est rude et nue... Pas de mystère, pas d'ombrages, pas d'eau, partout le grand air, le ciel presque toujours bleu, le soleil ardent dont les rayons dorent les pierres, hâlent la peau et rendent l'esprit inactif. Rien dans ses occupations, rien dans son milieu ne porte l'esprit à la rêverie, ne tend à lui inspirer aucune idée, aucun sentiment qui l'écarte de la vie pratique et des besoins matériels ; sa vie est toujours la même, les jours s'y suivent et s'y ressemblent.

Le rachalan est pauvre, mais comme il a peu de besoins, il est assez indépendant, en somme. Voilà les principaux faits qui agissent sur lui et qui ont donné naissance aux tendances qui sont le fond de sa nature. Son indépendance le rend orgueilleux, son orgueil le rend ombrageux et il se méfie de ce qu'il ne connait pas.

Il pratique l'honorabilité qu'il vante, il est juste et bon.

Il est peu expansif avec ceux qui ne sont pas rachalans comme lui ; il ne se livre pas facilement, et même avec les siens il parle peu, ses affections sont cependant solides.

Les mœurs du rachalan sont simples, honnêtes, graves aussi,

ses plaisanteries sont faites avec un certain sérieux ; si parfois il est grossier il n'est jamais polisson.

Il est sobre, et s'il aime le vin il ne va pas jusqu'à l'ivresse. Sa vie est simple et saine. Il se lève matin, travaille, à midi il dîne *esquiche soun anchoyo* et aux champs fait sa sieste à l'oumbre d'un bartas. Le soir, l'hiver surtout, il veille avec sa famille.

L'iver un fago d'oulivè
Nous caoufo et nous èsclairo.
Sara'autour dou fio, scoutan
L'aoure qué passo èn charpan.

Après avoir peiné toute la journée, arrivé au soir étourdi par le grand soleil, grisé par le grand air, le rachalan n'est pas porté à faire travailler son intelligence...., il pense surtout à manger et à dormir ; il dédaigne l'instruction sans bien savoir ce qu'elle vaut ; un livre pour lui est un objet étrange qui tombe rarement sous sa main, où il ne trouverait bien souvent que des choses incompréhensibles.

Et puis, à quoi servent la science et la littérature. ?

Yiou, ma scienço ès pa grando ;
Mai, ma fé : n'en save proun.
Rise en vésèn dé coudoun
Qué de donoun tan dé peno,
Qué se sécoun li poumoun
Pèr saoupre dé qué ?... lou noun
Dou maçoun
Qué bastigué lis Arèno...
Gachas, èn fé dé savan,
Parlas-mé di rachalan.
N'autri, pétar dé sor ! escrivan sus la tèro
Embé nosti béchar, de famous caractèro,
Fasèn la grosse, ès vrai, mai noste plumo, oumèn
Done dé pan pèr l'ome, et pèr l'ase dé brèn.
Crèse qu'ès pas bésoun d'agudre ja si classo.
Pèr fouire une oulivèdo et pèr manja sa biasso.
Travayèn, faguèn, simèn quaouqui bouyoum,
Et piei, vosti savan soun... mé taise, gn'a proun.

En somme, le rachalan vit pauvre, ne désire pas beaucoup la richesse ; s'il a peu de besoins ,il ne cherche pas à s'en

créer d'autres ; il vit dignement, ni trop heureux, ni trop malheureux, il est plus à envier qu'à plaindre et l'on doit au moins l'estimer. »

La garrigue, le maset et les poètes

La Garrigue et le maset n'ont pas échappé à la verve de nos poètes et nombreux sont ceux qui les ont chantés, tant en vers français qu'en languedocien.

La Garrigue, elle a trouvé son chantre en M. Pomeyrac qui, dans ses Chants de la Garrigue, en a magnifié toutes les beautés que son âme de poète a su y découvrir.

« Ne vous fiez pas à la première impression de la Garrigue, pauvre et rude chose pour l'étranger, a écrit M. l'abbé Bruyère dans le compte-rendu qu'il a donné des Chants de la Garrigue, dans la revue du Midi, avril 1924. Pénétrez jusqu'à l'âme de son apparence deshéritée, engagez-vous dans ses sentiers par une belle journée de printemps, ou mieux, d'automne, la plus douce des saisons à Nimes ; alors vous admirerez la richesse de sa flore, la variété de ses aspects, la gamme de ses couleurs, vous communierez à son âme libre, à ses beautés austères qui charment le poète »

M. Pomeyrac a bien compris la Garrigue Nimoise ; il l'a aimée et, en son honneur, il a entonné un hymne triomphal. Tous ses aspects, il les a observés et notés avec pénétration et vigueur. Il a chargé sa palette de riches couleurs, et ce qu'il a vu, entendu ou senti, il a su nous l'exprimer selon les circonstances, en traits délicats ou accentués, mais toujours exacts. »

Ecoutons le poète dans cette « Invocation à la Garrigue » :

Si l'amour du terroir enfantait le génie
Les chants que dans mon cœur je trouverai pour toi,
. . . . . .
Diraient fortement le charme des ravines
Puis la fierté éparse en tes collines
. . . . . .
Et la grave beauté de tes landes pierreuses

Où, par les vents battus durant des jours entiers,
Les arbres sont alors des clameurs douloureuses,
. . . . . .

Et, plus loin dans « Les Saisons », où, en cette nuit d'automne

...Tout est sombre, au ciel pas une étoile.
A l'horizon parfois se reflète un éclair,
Le souffle d'un vent frais précurseur de l'hiver
Agite tout autour de moi les oliviers sans nombre.

Et en ce soir de décembre :

Dans un ciel nuageux, languissamment se traine
Le soleil sans chaleur de l'arrière saison.

Et en cette fin d'hiver :

Des amandiers épars la prompte floraison,
A depuis quelques jours posé des taches claires.

Et en ce lundi de Pâques :

Les premiers lilas blancs ont ouvert leurs pétales,
Tandis que les buissons bleutés de romarin
Ont des bourdonnements d'abeilles.

Ensuite ce sont tous les arbres de la Garrigue qu'évoque le poète et voici « les Oliviers » :

En l'amène Provence où, riant de l'hiver,
. . . . . .
Ils tendent leurs râmeaux pâles vers le ciel clair
Au-dessus de la haie en la verdure enclose,
. . . . . .
J'aime de mon terroir souffleté par la brise,
Les maigres oliviers, robustes et noueux,
Qui très haut dans l'azur ne dressent point la tête,
Mais qui, telle une mer, sur nos côteaux pierreux,
Moutonnent en chantant, quand souffle la tempête.

puis l'amandier qui :

... Vers l'azur tend ses rameaux nerveux.
Il est le vieux lutteur de nos champs, il résiste

Aux assauts du Mistral, ce rude antagoniste.
. . . . . .
Vois l'arbre rose et blanc dans toute sa splendeur.
Devant lui le printemps comme un héraut l'envoie
Il est le messager d'espérance et de joie.

et les cyprès qui :

Aux bords des chemins creux, sur les pentes arides,
. . . . . cà et là dressent leurs pyramides.

Plus loin, c'est « Le Chemin de la Garrigue » :

Le bon chemin accidenté
Courant parfois dans la ravine,
Tantôt montant sur la colline
D'où l'on découvre la Cité.
. . . . . .
A travers les oliviers tors,
Autour des enclos il serpente,
Imprégné de l'odeur des menthes
Que le pied foule sur ses bords.

C'est enfin le maset et son enclos :

C'est un chemin pierreux dans la Garrigue rude
Deux cyprès encadrant la porte d'un enclos :
Un maset décrépit et qui, les volets clos,
Abrite sous un pin sa morne quiétude.

Le maset a été chanté non seulement par de nombreux poètes, mais il a eu même les honneurs du grand théâtre de Nimes.

En 1850, M. Gazay, professeur de hétorique au Lycée fit représenter au théâtre de Nimes, une Comédie en trois actes, intitulée « Le Maset » et déjà connue, car elle avait été jouée dans l'intimité au Mas du Diable.

Cette comédie est une étude sérieuse, une charge, pourrait-on dire, de la physionomie du maset et du masetier nimois ; elle n'a rien de remarquable, mais on y trouve certaines scènes bien menées, des dialogues très vivants et de jolis mots parfois.

En voici le sujet :

La fille de Védel, petit rentier, portant jusqu'au fanatisme l'amour du maset, est fiancée au fils de M. de l'Argentière, opulent banquier, qui est persuadé que tout doit plier devant ses écus. Malgré la différence de classe qui sépare Védel du banquier, M. de l'Argentière consent au mariage projeté, mais, voici que, pris soudain de la passion du maset, M. de l'Argentière ne veut consentir au mariage que si Védel lui vend son maset. Après bien des péripéties tout s'arrange. Védel consent à vendre son maset, mais la mort dans l'âme... De l'Argentière fait signer à Védel un acte de vente, que Védel signe sans lire, or cet acte de vente est l'achat d'un terrain attenant au maset de Védel, fait au nom de Védel, puis tout s'explique : Védel conserve son maset agrandi, et de l'Argentière est tout heureux d'avoir contraint Védel à le lui céder.

Citons au hasard ces vers qui nous montrent l'amour de Védel pour son maset :

Quel paradis.. Le cœur en ce lieu se dilate.
Et de ravissement s'épanouit la rate.
Des sites escarpés la hauteur vous grandit
. . . . . .
Et des oliviers seuls l'aspect vous reverdit.
Ici je puis briser, casser sans que personne
Fronde ce que je fais ou bien ce que j'ordonne
Ici je suis préfet, ministre, je suis roi ;
Pour tout dire en un mot, ici, l'Etat c'est moi.
Il faut que je m'informe où reposent les restes
De celui qui fit tant pour les rentiers modestes
. . . . . .
O ! du premier maset bienfaisant créateur,
Sur un vieux socle extrait de la Porte d'Auguste,
Entre quatre cyprès je placerai ton buste.
Et je veux qu'une allée où s'étale l'iris.
Y conduise à travers deux bordures de buis.

Reboul fut un masetier incomparable et toute sa vie le maset fut une de ses plus grandes passions.

Dans la préface biographique qui précède les « Dernières

poésies » de Reboul, le futur cardinal de Cabrières, qui fut un grand ami de l'illustre poète-boulanger, a écrit :

« Dans les dernières années de sa vie, Reboul finit par se faire une habitude d'aller tous les jours au maset. Là, il était heureux de réunir ses connaissances, et de leur offrir un double repas : celui d'un rôti ou d'un plat de « cagaraules », arrosé d'un vin généreux, celui d'une conversation animée, pétillante, sillonnée de francs éclats de rire, de joyeux propos et de fusées politiques ou chrétiennes d'un satisfaisant éclat. »

A ce sujet, voici une invitation adressée par Reboul à un de ses amis :

Prègue moun bon ami Bechard
Se n'es ni malaut, ni panard,
De voulé douna sa paraulo
Que vendra, dijou de matin,
Au maset, pèr se metre en trin
Davans quatre cènt cagaraulo.

... et son ami Béchard de lui répondre en bon Nimois :

Dijoù matin, toun invita
En jun sara dins ta vigneto.
Nosti bono cagarauleto,
Trefoulisse de li tasta.
Fasèn, aro, bèn tristo mino :
Sian blesi, Reboul, e sian viel.
Anen ! avans de vira fiel,
Carguen encaro uno mounino.

Elu député, obligé d'habiter Paris et d'y vivre au milieu des agitations de la vie parlementaire, Reboul a la nostalgie, loin de son maset, et il laisse deviner sa tristesse dans ces vers :

Le poète se meurt sous le représentant...
Quand pourrai-je au maset, rêvant à quelque ouvrage,
D'un cigare au soleil livrer le blanc nuage.

Mais le maset auquel il pense et auquel vont tous ses re-

grets, ce n'est pas le maset élégant, la villa moderne et son confort, non, c'est l'humble « *capitelle* », le modeste maset bâti en pierres sèches, là-haut à Pissevin.

Ai uno vigno à Pisso-Vin
Qu'es uno di miel acoutrado,
Moun aso n'en sap lou camin,
Lou fai tan de fes dins l'annado.

Bigot, lui aussi, fut un fervent masetier et il n'a pas manqué de chanter le maset. Suivant son habitude, c'est en français et en son languedocien incomparable qu'il en a décrit tout le pittoresque et en vante tous les charmes.

Dans « Le Vieux Maset », il nous parle du maset de son Grand, de la vie joyeuse qu'on y menait, mais il nous dit aussi sa tristesse le jour où il dut être vendu, puis démoli devant les exigences du progrès... Ailleurs, dans la fable « le rat de ville et le rat des champs », il nous donne un des menus du maset, un jour de liesse :

Entré li peiro et lis ourtigo,
Ai un maset dins la Garrigo,
Dou cousta di quatre Pièloun.
Dimènche y'anarèn déjuna sans façoun,
T'espère vers yeuch ouro.
Ourèn pas sus la taoulo,
Ni perdigal, ni crèmo, ni pastis,
Ni touti ti rebaladis :
Y'oura'n plata dé cagaraoulo,
Uno anchoyo, uno cèbo, un flo dé Raquafor,
Dé bon mous, d'aigo frèsco, et, gacho, lou bon cor.
. . . . . .

Piei, sus la térasso assèta,
Siman la cartajèno et fuman la boufardo
. . . . . .

De tous nos poètes locaux, Louis Roumieux est celui qui a eu le plus grand succès en chantant le maset.

Lou maset de Meste Roumièn
Es un maset come n'i a gaire
. . . . . .

est devenu si populaire, qu'il a franchi les limites de notre terroir et porté bien loin le renom du maset nimois.

La grande félibresse Mademoiselle A. Dode, trop peu connue, même dans notre ville de Nimes, fut aussi une amoureuse du maset qu'elle a chanté avec son cœur de vraie nimoise dans « Lou maset de mi Grand », où elle dépeint de main de maître le vieux maset d'autrefois :

Adaut, quilha, sus la garrigo
I'avié lou maset de mi grand.
. . . . . .

où :

Per Pasco e pèr Pandecousto
Se fasiè de bon festenau.
. . . . . .

et d'où :

...quand pareissien lis estello,
Riboun-Ribagno, pèr camin,
Devalavian en ribambello
En cantant nôsti vièi refrin.

Tous ceux qui ont chanté le maset, l'on fait avec leur cœur de fervent masetier, d'amoureux de la Garrigue ; tous ont su l'apprécier à sa juste valeur, tous ont vanté ses charmes, la vie simple, saine et joyeuse qu'on y mène, et si tout vrai nimois aime son maset ,quel qu'il soit, comme l'a si bien écrit M. Sarran :

« c'est qu'en lui le Nimois aime ce qu'il a mis de lui même ; c'est que son père et son aieul y ont mis avant lui ; c'est leur travail, leurs vertus, leurs joies et leurs douleurs ; tout ce qu'il y a de meilleur et de plus sacré en eux, tout ce qui fait la dignité et l'honneur de l'homme. Et c'est pour cela que sur la plus humble des chaumières et la moindre capitelle rayonne un reflet d'idéal. »

Poésie de J. Reboul

Ai uno vigno à Pisse-Vin
Qu'es uno di miel acoutrado ;
Moun ase n'en sap lou camin :
Lou fai tant de fes dins l'annado

Can i vau, à moun pensamen
Que de causo fan parpantello ;
Moun Dièu, moun Dièu li bon moumen
Qu'ai passa dins ma Capitèlo.

Moun paure grand (davans Dièu siè)
L'avié bastido à peiro seco ;
Ièu e moun paire, em de mourtié,
Chasque an, retapavian si deco.

Après lou grand-bèure, l'estièu,
Can Loubet fisié sentinello,
Canti roupihage ai fa ièu,
Espandi dins ma Capitèlo.

I trouvas, can i sès dedin,
Uno grando lauso pèr taulo.
Que de fes, em de bon vesin,
l'aven manja de cagaraulo ;

Que de fes, en Revolution
Maugrat lou diable et sa sequello,
Avèn canta : Vivo Bourboun.
En trincant dins ma Capitèlo.

Dirias-ti que moun fil Césé
La voudrié vèire abousounado,
Pèr metre à sa plaço un masé
Em de fenestro bèn pintado.

Moun fil, voudrièi pas te facha :
La bastisso seriè pu bello
Mai de-que sert dé l'ou cacha,
Amariei mai ma Capitèlo.

J'ai une vigne à Pissevin
Qui est une des mieux tenues ;
Mon âne en sait le chemin :
Il le fait si souvent dans l'année.

Quand j'y vais, dans mon imagination
Que de choses papillonnent ;
Mon Dieu, mon Dieu, quels bons moments
Que j'ai passés dans ma Capitelle.

Mon pauvre grand (devant Dieu soit-il)
L'avait bâtie de pierres sèches ;
Mon père et moi, avec du mortier,
Chaque année nous réparions ses brèches.

Après le grand boire, l'été,
Quand Loubet faisait sentinelle,
Que de bons sommeils je me suis payé
Etendu dans ma Capitelle.

Entrez-y, vous y trouverez
Une grande pierre pour table.
Que de fois avec mon voisin,
Nous y mangions des « Cagaraules » ;

Que de fois en Révolution,
Malgré la diable et sa séquelle
Nous chantions : Vive Bourbon.
En trinquant dans ma Capitelle.

Diriez-vous que mon fis Césé
Voudrait la voir démolie,
Pour mettre à sa place un maset
Orné de fenêtres bien peintes.

Mon fils, je ne voudrais pas te fâcher
La bâtisse serait plus belle,
Mais que sert de te le cacher,
J'aime mieux ma Capitelle,

Poésie de Bigot

Lou jour qué moun gran mourigué,
Poudèn iè rend aquel oumage,
Sian très, à chacun nous faguè

Nosto par de soun hèritage.
Dounè l'oustaou à Madéloun,
La tèro séguè per Adélo,
Coum'érè soulé de garçoun,
Me réservè sa Capitèlo.

Mé diguè : Jan, la soignaras :
L'aguèré dé moun paouré pèro,
Counservo-la tan que viouras,
Ero moun bonur sus la tèro.
A la voulounta de moun gran,
Ou lio de mé moustra rébèlo,
Iè proumètéguèr'en plouran,
Qu'ourièi soin dé sa Capitèlo.

Despiei sa mort souventi fès,
S'ai un moumen din la journado,
Per manténé, ce qu'ai promès,
Vite iè faou une escapado.
Au printèn, quand lou dous zéphir,
Carresso la fieuio nouvèlo,
De moun cur lou pu gran désir,
Es d'estré din ma Capitèlo.

Lou dimenché, quand fai bèu tèn,
Après uno bono semano,
A moun bonur manouo parèn,
Sé mé iè trov'en bé ma Jano.
Au can dou roussignou joious,
Uni coumo des tourtourèlo,
Nous endormissen touti dous,
A l'oumbre de ma Capitèlo.

De moun gran ai toujour agu
L'oucasion dé mé fairé gloiro,
Touté li qué l'an counégu
Rendoun ounou à sa mémoiro ;
Ero cita per lis ancien
Coum'un travaiadou modèlo,
I an entendu diré souvent :
Après mon Diou, ma Capitèlo.

Mi chers amis, se coumo iou
Un jour fasès uno proumesso,
Mantenès-la ,car davan Diou
L'ounou vaou mai que la richesso ;
Yeu es un ben rare trésor,
Se saves iè resta fidèlo
Coumo moun gran, quand sérès mor,
Ourès lou ciel per Capitèlo.

Le jour où mon aieul mourut,
Je puis lui rendre cet hommage,
Nous étions trois et chacun eut
Sa juste part de l'héritage.
La maison fut pour Madelon,
Et la terre fut pour Adèle.
Comme j'étais le seul garçon,
Il me donna sa Capitelle.

Jean, me dit-il, tu la soigneras :
Car je l'eus de mon pauvre père,
Garde-la tant que tu vivras,
C'était mon bonheur sur la terre.
A la volonté de mon grand,
Bien loin de me montrer rebelle,
Sois en paix lui dis-je en pleurant,
J'aurai soin de ta Capitelle.

Depuis sa mort, dans les moments
Qui sont libres, je cours bien vite
Docile à mes engagements,
Au maset faire une visite.
Au printemps, quand le doux zéphir,
Berce la verdure nouvelle,
De mon cœur le plus grand désir,
C'est d'être dans ma Capitelle.

Les dimanches de beau soleil,
Après une bonne semaine,
Mon bonheur devient sans pareil,

Avec ma femme que j'emmène.
Au chant du joyeux rossignol,
Heureux de notre amour fidèle,
Nous nous endormons tous deux,
A l'ombre de ma Capitelle.

De mon aieul j'ai toujours eu
L'occasion de me faire gloire,
Tous les Nimois qui l'ont connu
Rendent honneur à sa mémoire :
Il est cité par les anciens
Comme un travailleur modèle ;
Il disait dans ses entretiens :
Après mon Dieu, ma Capitelle.

Amis, si jamais comme moi,
Vous faites la même promesse,
Tenez-là, pour le divin roi,
L'honneur vaut mieux que la richesse ;
A l'honneur, ce rare trésor,
Gardez une attache éternelle,
Et par là, quand vous serez mort,
Ayez le Ciel pour Capitelle.

Poésie de Pomeyrac (*Les chants de la Garrigue*

Au sommet du côteau que la brise caresse,
Loin de la route blanche aux arbres poussièreux,
Mon maset que domine un cyprès poussièreux,
Sur un rocher se dresse.

Des pins autour de lui répandent leur parfum
Et, sur les arbrisseaux que l'été martyrise,
Le dôme étincelant de leurs rameaux tamise
Le soleil importun.

Des rosiers, des jasmins, font un mur de verdure,
Encadrant la terrasse où croît un amandier ;
Autour de l'olivette, un immense clapier
Met sa grise ceinture.

L'hôte qui se repose au seuil de la maison,
A l'ombre que, sur lui, dispense la tonnelle,
Peut y suivre longtemps le vol de l'hirondelle
Vers un large horizon.

Ici, c'est la Garrigue avec ses bois d'yeuses,
Ses cyprès dans l'azur nettement déssinés,
Ses chemins tortueux, ses toits disséminés,
Ses ravines pierreuses.

Là-bas, c'est la Cité fumant dans le ciel clair,
Au delà, le damier de la plaine que barre
Une légère brume ,où le soir brille un phare,
Car au loin ,c'est la mer.

Arbres dont le sommet flamboyant dès l'aurore
Annoncent le soleil aux vallons d'alentours
Et qui, lorsqu'en sa pourpre agonise le jour
Resplendissez encore,

Clos pleins de souvenirs où par les belles nuits
Quand seul l'insecte émeut nos lames parfumées,
Parmi tes oliviers passent des voies aimées
Parlant des jours enfuis.

Certes, pour l'étranger vous êtes humbles choses
Surgissant au milieu d'un décor sans attrait
Car, tandis que sur vous erre son œil distrait,
Vos âmes restent closes.

Mais lorsque du labeur quotidien, captif,
Je m'évade attiré par vos paisibles sentes,
Alors vous épanchez vos âmes frémissantes
A mon cœur attentif...

Lou Maset de Meste Roumieu

Lou maset de Meste Roumièu
Es un maset coumo n'i'a gaire :
Bèn segur dins tout lou terraire,
Se n'en vèi ges coumo lou sièu.
(Refrin)

Poudès cerca dins la garrigo
Se n'en trouvas un coumo aquel,
Dièu de moun nas fague uno figuo
E dous siblet de mi boutel.
Lou maset...

Requinquilha, blanc coumo l'ile,
Courouna de flour et de grel,
Dins soun enclaus morgo, tranquile,
L'auro ,la pluejo e lou sourel.
Lou maset...

Voulès lou vère ? An ! d'aut ! en routo.
Analaren i Tres Pieloun,
Vers Castanet bèuren la gouto
O tastarèn lou court-bouioum.
Lou maset...

Sèn arriva : mi camarado,
Aisès-me se vous ai menti ?
Quouro avès vist dins l'encoûntrado
Maset tant bèu e miel basti ?
Lou maset...

Intras : vèires ssus li muraio
De tablèu cranamen pinta :
Un grand naufrage, uno bataio,
Paris dins touto sa bèuta.
Lou maset...

Es pas bèn grand : i jour de fèsto,
Souvènti fes s'en à l'estré :
Mai se fai caud, pausan la vesto ;
Barran la porto, sé fai fre.
Lou maset...

Sariè tèms de se metre à taulo
E de faire un poutoun au vin.
I'a'n bon fricot de cagaraulo,
I'a de merlusse et de lapin.
Lou maset...

Sèn court de biasso ? dins la vigno
Ia de tout : trouvan, s'en sourti,
Un cros pèr la pesco à la ligno...
Pauri peissoun, vous van rousti.
Lou maset...

I'a d'aiet, de poumo de terre,
De nabet, de cèbo, de fru...
Iè manco pas que la misèro
O, se i'es, meno pas de brut.
Lou maset...

Mèste Roumièu, qu'ame la casso,
A fa'n'endré pèr si fièlas.
Touti li fes que fai fougasso,
Se counsolo em'un cacalas.
Lou maset...

E, d'aquel tèms, quau jogo i boulo,
Quau s'amuso au viro-bouquet,
Quau derrabo de ferigoulo,
Quau prèn de flour pèr un bouquet.
Lou maset...

Quand vèn la nieu, toutis en filo,
D'uni risent, d'autri cantant,
Davalan plan-plan à la villo
E redisèn, en nous quittant :

Lou maset de Mèste Roumièu
Es un maset coumo n'i'a gaire
Bèn segur, dins tout lou terraire,
Se n'en vèi ges coumo lou sièu.

Mandadis :

Es pèr tus, o mon brave paire,
Qu'à rima, me sièi mes en trin,
Longamai, s'a l'ur de te plaire,
Au maset digues moun refrin,
Lou maset...

Le Maset de Maitre Romieux

Refrain :
Le maset de maître Romieux
Est un maset tout à fait rare ;
A coup sûr dans tout le territoire,
On n'en voit pas comme le sien.
Le maset...

Cherchez dans toute la Garrigue,
Si vous en trouvez comme celui-là,
Dieu de mon nez fasse une figue
Et deux sifflets de mes tibias.
Le maset...

Svelte, propret, blanc comme un lys,
Orné de fleurs, de bourgeons vermeils,
Dans son enclos il brave, tranquille,
Le vent, la pluie et le soleil.
Le maset...

Voulez-vous le voir ? Vite, en route.
Nous haleinerons aux trois Piliers
Vers Castanet nous boirons la goutte
Ou bien nous gouterons le court-bouillon.
Le maset...

Nous sommes arrivés : mes camarades,
Dites-moi si je vous ai menti ?
Où avez-vous dans la contrée
Maset si beau et mieux bâti.
Le maset...

Entrez : vous verrez sur les murs
Des tableaux crânement peints :
Un grand naufrage, une bataille,
Paris dans toute sa beauté.
Le maset...

Il n'est pas grand ; aux jours de fête,
Souvent nous sommes à l'étroit :

Mais s'il fait chaud, nous quittons la veste,
Et fermons la porte s'il fait froid.
Le maset...

Il serait temps de se mettre à table
Et de faire un baiser au vin.
Il y a un bon fricot de cageroles,
Il y a de la morue et du lapin.
Le maset...

Si nous sommes courts de victuailles ,dans la vigne
Il y a de tout : nous trouverons sans sortir
Un crochet pour la pêche à la ligne.
Pauvres poissons on va vous rôtir.
Le maset...

Il y a de l'ail, des pommes de terre,
Des navets, d'oignons, des fruits...
Il n'y manque que la misère
Ou, si elle y est, elle ne fait pas de bruit.
Le maset...

Maitre Roumieux, qui aime la chasse,
A fait un endroit pour ses filets.
Toutes les fois qu'il fait... bredouille,
Il se console d'un escargot.
Le maset...

Et pendant ce temps, qui joue aux boules,
Qui s'amuse au bilboquet,
Qui arrache de la férigoule,
Qui prend des fleurs pour un bouquet.
Le maset...

Quand vient la nuit, tous en file,
Les uns riant, les autres chantant,
Nous descendons lentement à la ville
Et redisons en nous quittant :

Le maset de Maitre Roumieux
Est un maset comme il n'y en a guère :

Bien sûr dans tout le territoire,
Il ne s'en voit pas comme le sien.

Envoi :

C'est pour toi, o mon brave père,
Qu'à rimer je me suis mis.
Longue vie, et si j'ai su te plaire,
Au maset dis mon refrain.
Le maset...

Poème de circonstance, écrit pour dénoncer le saccage d'un grand cyprès de la campagne montpelliéraine - 1

21.192

L'ESCOUTAÏRE

Lou CIPRÈS de FARREL

MOUNT-PELIÉ (ERAU)
F. DEZEUZE, Editou en lenga d'oc
7, Carrièira de l'Agulharié, 7
1944

21.192

_ Lou Felibre _

O manific ciprès qu'as, au mens, tres cents ans !
qu'as vist naisse mous reire-grands,
qu'emé Louis quatorze as coumençat ta vida,
que l'as vista passà, luminousa e ravida,
Jusqu'au jour que de sacamans,
Eletricians ?... Engeniaires ?...
E moussus dau Goubernament,
S'apugant sus un règlament,
T'an desbrancat brutalament,
Aubràs que quilhes, dins lous aires,
Espés couma un tapis, toun ufanous fiolhun !...
Diga-me couma as prés aquel triste bauchun
D'aqueles omes ? ... de mous fraires ? ...

. . . . . .

Couma eles, sièi un ome, ai-làs !
Mès m'apelle de l'Euse e sièi fil dau Clapàs.
Couma la cadelàs aima sa jouva amiga,
Aime ço qui espelis dins ma cauda garriga
Gès de vila val pas moun poulit Mount-Peliè.
Lou cedràs dou Liban val pas soun oulibiè.
Prese mai la Sant-Loup que l'Oural, que las Andas
Qu'an pas, à sous jinouls, d'immensitats pus grandas.
Aime l'Umanitat, sièi fier de ie servi
Lou Saupre, la Santat, nostra Sau, nostre Vi;
Mès, tron de Diéu ! d'ounte sourtis aquela banda

De chaplaires dau bèu, sabants de contra-banda ?
Qu'au noum d'un cartabèu de coumpagna de gaz,
Ou d'un reglet de la Coumuna
Autant ben apegat qu'un flouroun sus la luna,
T'an chaplat, o ciprès digne de Phidiàs ?

— L' Aubre —

Moun nebout, moun amic, siègues pas roundinaire.
Un ciprès n'es pas tant nervous qu'un galejaire.
M'an prés un pauc de bòi....
E pioi ?...
Ome ! s'un accident ascla un os de tas ancas,
T'amaluga jusqu'à la mort.
Aubre ! s'un abestit me copa quaucas brancas,
Rèste galòi, garrut e fort.
Plan-planet, nostra destinada
Seguis sa planeta marcada.
Jouïssèn dau sourel — jouïssèn de la nioch —
Dau garbin de la mar — de la nèbla dau pisch —
Nostra ama simpla d'aubre es countenta e ravida
D'abrigà, de cougà de vida e mai de vida...
Se sabiès lou bonur pausadis, dous e siau,
Qu'abèn d'èstre un abric segur per l'animau !
Que siègui un ratatet, un verme, una mousqueta,
Un linfre parpalhou, una lèsta angroleta !...

Sabes pas mai, d'alhurs, ço que disèn dins lou jargot
que toutes coumprenèn : l'erba, l'aubre, lou chot,
Lou riéu, lou pioch, la mar, la terra, las estellas,
Nimai la fé qu'abèn dins lou poudé de Diéu
Qu'à chaca briéu roumplis de videtas nouvellas
Ço qu'a viscut, qu'es mort e tournà-mai reviéu.

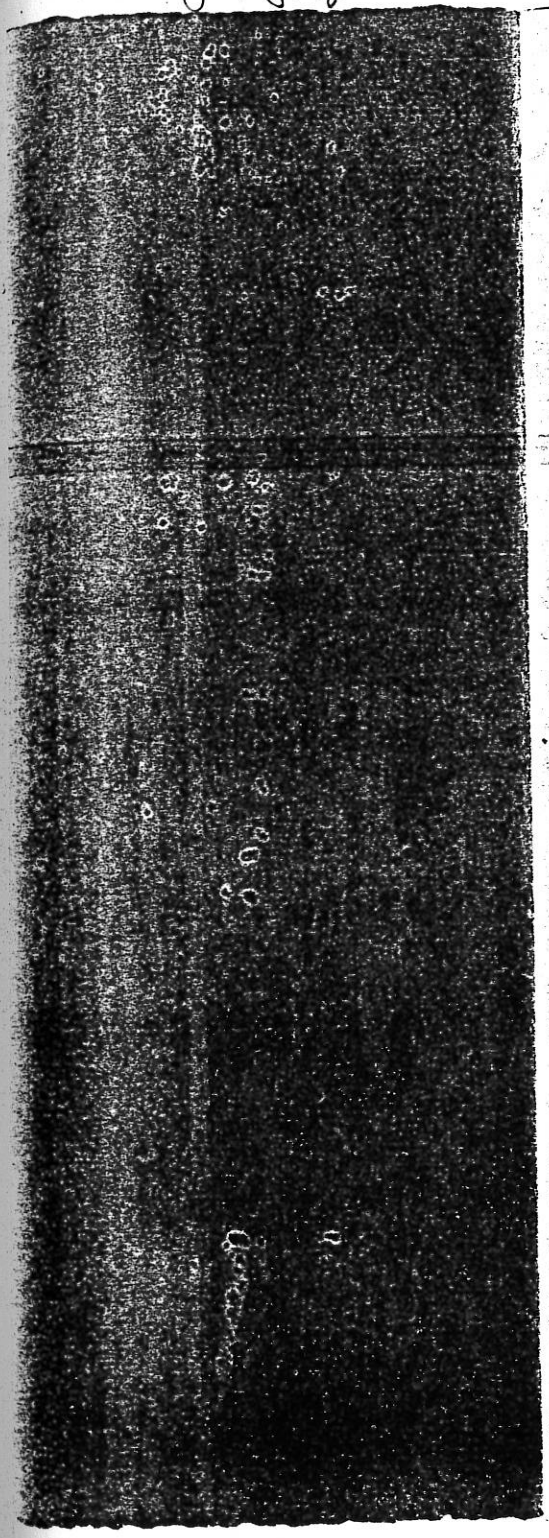
Mès abèn de bonurs que pos milhou coumprendre.
Omes!... parlàs, vesès, ausissès e marchàs.
Per ie veire abès d'iols, d'aurelhas per entendre
E cresès que d'ausi, de veire, sèn privats ?
Ah! nebout ! - rés val pas la viva jiroundella
Per pourtà dins lou mounde una bona nouvella !
Lou fres labech nous dis : « toun fraire dau Maroc
Te manda soun bonjour, ciprès dau Lengadoc! »
Ai de cousis à Rouma, en Catalougna, en Grèça
E nous coumplimentan dins lou vent que nous bressa.
Devignan dins lou rai de sourel que mouris
Lou bon vèspre d'un pin qu'en Corsa nous sourris
E quand lou roussignòu, nèsci d'amour, bresilha,
Euses, pibous, ciprès, tressanan de bonur
Couma vautres, umans, quand dins vostra familha
Celebras un imen, vertuous, linde e pur.

Sièi urous de tous cants à la luna empargada,
Roussignòu delicious, pouèta dau printems !

Note François Dezeuze était, dans la première moitié de ce siècle, un des animateurs principaux de la convivialité des Mazets, dans la garrigue montpelliéraine - S'il a peu écrit sur le sujet (son livre "Las Tàperas dau Mazet" (les câpres du Mazet) contient des poèmes non localisés), il a abondamment nourri la tradition orale montpelliéraine -

inédit
dactylographié.

I



68950

François - DEZEUZE

(L'Escoutaïre)

68950

LA

VIERGE DE JACOU

Souvenir d'une journée passée

dans la garrigue

(24 septembre 1944)

BIBLIOTHÈQUE DE MONTPELLIER

Poème languedocien

avec

traduction française

A la fin de la 2° Guerre Mondiale, François Dezeuze fait un pèlerinage en garrigue, ressentie en la circonstance, comme un lieu symbolique d'enracinement et de ressourcement.

F1

LA VIERGE DE JACOU

I° Tableau. - En pleine garrigue.

De l'Aigual à la mer, immense, limpide et profond
le ciel de cristal pur bleuit devant l'astre qui
passe, dieu du feu, muet et autant indifférent au
tonnerre des canons, qu'au sifflet du vieux berger.
L'air flamboie gorgé de soleil et saturé de parfums,
la pinède tient chaud l'or de sa résine. Thym,
lavande, romarin mêlent leurs éménétions avec
les âpres senteurs du cade (I) de la rue et du genévrier
(2).

J'aspire à pleins poumons la force et la santé.
Mes yeux boivent l'azur royal de l'étendue, et mon
âme le vin puissant de la liberté. Un pouvoir souverain
a quadruplé ma vie. Il me semble que j'ai
quitté la terre et ses douleurs, que j'ai conquis,
enfin l'éternelle béatitude, et sur cette friche de
garrigue de France, je suis heureux comme au
Paradis.

Et je déambule, lorgnant plantes et bestioles,
J'admire les paquerettes et je suis les papillons,
la couleuvre indolente se chauffe enroulée au
soleil. Les guêpes, les taons s"énivrent de fleurs.
Le Lézard gris frétille et le petit rat farfouille.
Tout ce petit monde tracassé par la fain, suivant
l'ordre de Dieu, cherche à gagner sa croûte.

(I) Juniperus oxycedrus - (2) Juniperus phoenicea.

2°. - Sur le sommet.

Je suis arrivé au sommet. O vue manifique !
Le Saint-Loup, géant bleu, domine le pays.
Comme un sabre d'argent, du côté de l'Afrique
notre mer étincelle... Parfois, un bruit d'essieux,
dans l'étendue muette : Une charrette porte au mas
cinq belles comportes remplies de vendange mûre;
puis tout retombe en pleine paix.

LA VIERJA DE JACOU

I° Tablèu. - En plena garriga.

De l'Aigual à la mar, immense, founsat,
Lou ciel de cristal pur blueja davans l'astre
Que passe, dièu dau fioc, indiférent e mut,
Tant au tron das canous qu'au siblet dau viel pastre.
L'er flamba, ensourelhat e sadoul de perfums,
La pinéda tèn caud l'or de sa perrousina.
Pota, espic, roumanis entre-mescloun sous fums
Emé d'aspres audous de cade e de sabina.

Embale à plès poumous la força e la santat.
Mous iols buboun l'azur réial de l'espandida
E moun ama lou vi fort de la libertat.
Un poudé soubèiran a quadruplat ma vida !
Mè sembla qu'ai quitat la terra e sas doulous,
Qu'ai counquistat, enfin, l'éterna benurança,
E sus aquel peleng de garriga de France,
Couma au Paradis, sièi urous.

E roudeje, agaçhant plantas e bestuiletas
Admire las margaridetas,
E seguisse lous parpalhous.
Lou coulobre fegnant, au cagnard, s'estouroulha,
Las vèspas, lou tabans s'encigaloun de flous,
L'engroleta trepeja e lou ratou fourfoulha,
Tout aquel pichot mounde atissat per la fam,
Segoun l'ordre de Diéu cerca à gagnà soun pan.

2°. - Sus lou suc.

Sièi arribat au suc. O vista manifica !
Lou Sant-Loup, gigant blu, doumina lou pays.
Couma un sabre d'argent, dau coustat de l'Africa,
La mar nostra lusis,
... De fes, un bruch d'issiéus, dins l'espandida muda...
Una carreta porta au mas
Cinq béus lairans cafits de vendémia madura,
Pioi, tout retombe en pleine pas.

Silence ! solitude ! O paix de la campagne !
Salut, pin isolé ! salut cabane en pierres séches !
Je ne crois pas, tout ce jourd'hui, trouver de compagnon. Je vagabonderai tout le jour seul.

3°. - La Statue.

Quelques pas de plus...
... Surprise douce et gaie, plus précieuse pour mon coeur, qu'un monument construit de marbre blanc et d'or. Sur un petit piédestal de rocaille, j'avise une Vierge et son bel enfant.
" Mon petit roi, lui dit-elle, bénissez Jacou !"
Et l'enfant obéit gentiment à sa mère, et de ses doigts mignons bénit ce coin de terre.

4°. - Les Litanies.

Pour remercier le pieux chrétien qui a bâti cette rustique petite merveille, que ce soit un pâtre, un paysan cossu, une baronne, une mère-grand, en vers enchaînés deux par deux je vous chanterai, Mère divine, Ecoutez-les !

" O vierge de Jacou, donne des glands, des pommes de pin à nos bois et remplis nos vignes de raisins !"

" O Vierge de Jacou, pour nos agneaux, pour nos brebis, jonche de bonnes herbes garrigues et pinèdes !"

" O Vierge de Jacou, garde-nous des journées blondes de beau soleil et bercées par la brise de mer !"

" O Vierge de Jacou, fais que nos enfants soient des hommes et de bons paysans !"

" O Vierge de Jacou, retiens nos filles sages dans leur pays de thyms et d'aramouns !"

Silénci ! soulituda ! O pas de la campagna !
Salut, pin isoulat ! Capitella, bonjour !
Crese pas de troubà, tout ioi, gès de coumpagna.
Barroullarai, soul, tout lou jour.

3°. - L'Estatuga.

Quauques passes de mai...
Suspresa douça e gaia...
Puspréciousa per moun cor
Qu'un mounument bastit de marbre blanc e d'or.
Sus un pichot pédestau de rocailha
Deviste una Vierjeta e soun bel enfantou.
" Moun pichot rèi, ie dis, benesissès Jacou !"
E l'enfant aubéis gentiment à sa maire
E, de sous pichots dets, benesis lou terraire.

4°. - Las Litanias.

En gramecis per lou crestian pious
Qu'a bastit aquela rustica mervelheta :
Pastre ou pagés, ou barrouna, ou mameta,
En verses liats dous per dous,
Vous cantarai, Maire divina ! Escoutàs-lous !

" Vierjeta de Jacou, baila d'aglans, de pignas
" As bosses, e clafis de rasins nostras vignes !

" Vierjeta de Jacou, per agnèas e per fedas
" De bona erba garnis garrigas e pinédas !

" Vierjeta de Jacou, garda-nous de journadas
" Bloundas de bèu sourel e de garbin bressadas !

" Vierjeta de Jacou, fai que nostre enfants,
" Siègoun d'omes de sens e de bons paysans !

" Vierjeta de Jacou, mantèn nostras pichotas,
" Sajas dins soun pays d'aramouns e de potas !

" O Vierge de Jacou, préserve de la guerre,
pendant mille ans et plus la France, notre terre !"

" O Vierge de Jacou, que nos pauvres ossements
dorment leur dernier sommeil à l'ombre de tes bois !"

" O douce Mère du Christ, à l'heure du trépas, ouvre
à notre âme la porte d'or du ciel !"

" O Vierge de Jacou, quand il faudra partir,
conduis-nous droit au ciel, étoile du matin !"

Mais ce jour devait demeurer remarquable : Après une oeuvre de sainteté, j'ai vu l'oeuvre du diable.

5°. - Tableau de guerre.

Je traverse la garrigue et passe par le Crès, puis à chaque pas, sur la route de Nimes, je pense que pour éterniser tes folies et tes forfaits, ô guerre ! il faudra la border de grands cyprès !

Tout est massacré. La gare est un noeud de ferrailles; les mas, des monceaux de poutres et de pierres. Rails et fer-à-té, arrachés et tordus, semblent, de loin, des enchevêtrements de grosses branches mortes, qu'ont lancées des mains infernalement vigoureuses. A chaque pas, dans les fossés, des autos-camions fracassés, des chars carbonisés par le feu, des capotes criblées par la mitraille, et, quelquefois, de vieilles bottes où un morceau de pied d'homme est resté inscrusté . Partout des ponts rompus sur ruisseaux et rivières. Partout des barbelés et des remparts de pierre.

On a truffé les guerêts, les vignes et les champs de mines, pour tuer les chasseurs et les passants!

" Vierjeta de Jacou, préserva de la guerra,
" Pendant mila ans e mai la França, nostra terra !

" Vierjeta de Jacou, que nostres paures osses,
" Fagoun soun derniè som à l'oumbra dé tous bosses !

" O maireta dau Christ, à l'oura de la mort
" Per nostra ama, dau ciel doubris la porta d'or !

" Vierjeta de Jacou, quand nous caudrà parti,
" Mena-nous drech au ciel, estella dau mati !

Mes aquel jour debié demourà remarcable :
Après une obra santa ai vist l'obra dàu diable.

5°. - Tablèu de guerra.

Travèsse la garriga e passe per lou Crès.
Pioi, pense, à chaca pas, sus la routa de Nimes,
Que per éternisà tous bauchuns e tous crimes,
O guerra ! la caudra bourdà de grands ciprès !

Tout es chaplat. La gara es un nous de farralhas;
Lous mases de moulous de fustas, de pèiralhas;
Rails e ferres à-té, derrabats e jimblats,
Sembloun, de liònt, d'embouls de grossas brancas mortas
Qu'an escampat de mans infernelement fortas.
A chaca pas,
Dins lous valats,
D'auto-camiouns escrancats;
De carris rabinats per lou fioc, de capotas
Que la mitralha a cruvelat,
E quauquas fes de vielhas botas,
Ounte un floc de pèd d'ome es restat encroustat !
Pertout, de ponts trincats sus rièus e sus ribièiras !
Pertout, de barbelats e de barris de pèiras !

An trufat lous rastouls , las vignas e lous camps
De minas, per tujà cassaires e passants !

Et il paraît qu'il en est ainsi tout le long de la route, d'Avignon à Valence et de Valrnce à Lyon.

Pire encore ! parfois, des deux côtés, elle est toute, ô la sinistre procession ! bordée de cadavres allemands, éparpillés, pêle-mêle, à peine à moitié enterrés.

Sauvagerie féroce ! ô démence ! honte éternelle !
Ah ! vous pouvez vous v nter d'être civilisés,
Humains ! idiots d'orgueil et rongés d'ulcères,
qui parlez de progrès et reculez toujours.

6°. - Dernière prière.

Et je reviens vers toi, Vierge de la garrigue.
Je suis un ver de terre, ô Magnifique Amie !
Mais un ver qui pense et dit sa pensée,
Ecoute, écoute-là, Reine du firmament :

" Je ne demande plus rien dechaut et de sublime.
De notre pauvre humanité
Toi et ton beau Jésus ayez quelque pitié
Et rendez-lui simplement le bon sens."

L'Escoutaïre.

E parei qu'es antau tout de long de la routa,
d'Avignoun à Valença e Valença à Lyon !

Pire ancara ! de fes, das dous coustats, es, touta,
O, la sinistra proucessioun !
Bourdada d'Alemans en bouldre escampilhats,
A pena à mitat entarrats.

Sauvajariè féroça ! o bauchun ! o vergougna !
Ah ! poudès vous vantà d'èstre civilisats,
Humans nèscis d'ourguiol e rousigats de rougna
Que parlès dau prougrèt e toujour recuéulas.

6°. - Dernièra preguèira.

E revène vers tus, Vierja de la garriga.
Sièi un verme de terra, o Manifica Amiga !
Mès un verme que pensa e dis soun pensament.
Escouta, escouta-lou, Rèina daù firmament :

" Demande pas pus rès de haut ou de sublime :

De nostre paure humanitat
Tus e toun bèu Jésus aguès un pauc piétat
E rendès-iè simplament l'ime. "

L'Escoutaïre.

Alfred Pomeyrac

"Chants de la Garrigue"

J.O Fabre Editeur
Nîmes 1924

VIVRE AVEC DE TELS HOMMES

Tellement j'ai faim, je dors sous la canic
preuves. J'ai voyagé jusqu'à l'épuisement, le fr
le séchoir noueux. Afin que le mal demeure sans
j'ai étouffé ses engagements. J'ai effacé son chiff
gaucherie de mon étrave. J'ai répliqué aux cou
tuait de si près que le monde s'est voulu meilleu
maire de mon âme jamais escaladé, qui fait feu
bergerie déserte ? Ce n'est plus la volonté ellipti
la scrupuleuse solitude. Aile double des cris d'un
de crimes se levant soudain dans des yeux jadi
gents, montrez-nous vos desseins et cette larg
cation du remords !

. . . . . .

Montre-toi; nous n'en avions jamais fini
sublime bien-être des très maigres hirondelles.
de s'approcher de l'ample allégement. Incertain
le temps que l'amour grandissait. Incertains, eu
au sommet du cœur.

Tellement j'ai faim.

L'ÉCLAIRAGE DU PÉNITENCIER

Ta nuit je l'ai voulue si courte que ta marâtre t
fut vieille avant d'en avoir conçu les pouvoirs.

J'ai rêvé d'être à ton côté ce fugitif harmonie
personne à peine indiquée, au bénéfice prover
route triste et d'angélique. Nul n'ose le retarder.

FIN D'HIVER

Déjà sur les coteaux des garrigues sévères,
Où des profils de pins tranchent sur l'horizon,
Des amandiers épars la prompte fleuraison,
A depuis quelques jours posé des taches claires.

Et ce décor nouveau suffit pour faire en nous,
Sombrer le souvenir de la saison bourrue,
Et luire l'espérance aussitôt accourue,
Des feuillages bruissants par des jours clairs et doux.

On sent le printemps proche aux parfums de la brise,
Mais nous sommes encore en mars capricieux,
Soudain quelques vapeurs qui glissaient dans les cieux
Se rejoignent formant une coupole grise.

Le souffle d'un vent froid met un frisson dans l'air,
Et là-bas, détachés par les rudes rafales,
Des amandiers en fleurs s'envolent des pétales,
Rêveur attends un peu, c'est encore l'hiver !

SALUT AU SOLEIL

Soleil tu vas paraître. A l'horizon lointain,
Au dessus de l'abime où ton brasier s'allume,
Ta lumière déjà teint de rose la brume
Qui flotte et s'éparpille en la paix du matin.

Et tu jaillis. Salut dispensateur de joie,
L'oiseau qui t'attendait dans l'azur prend son vol,
Et voici que d'un pin le sombre parasol
Atteint par ta clarté, soudainement flamboie.

Salut ô dieu d'amour ! ta naissante chaleur
Est agréable aux champs mouillés par la rosée,
Où l'abeille engourdie en les herbes posée,
Ivre de ton baiser s'empresse vers la fleur.

Salut dieu pitoyable, au malade propice,
Tu fais de son esprit fuir le rêve malsain
Et des nouveaux espoirs le palpitant essaim,
S'éveille à ta venue et dans son âme glisse.

L'arbre sur l'horizon nettement se profile,
Cependant que s'émeut l'atmosphère tranquille
Où resplendit soudain l'or du soleil levant.

Qu'il faut par un beau jour, las d'une longue course
A travers les ajoncs et les yeuses épars,
Avoir bu dans sa main l'eau pure d'une source
Qui, sous tes arbrisseaux, se cachait aux regards,
Avoir sous les ronciers cueilli la violette,
Et derrière un abri, que le mistral soufflette,
L'hiver, avoir chauffé son rêve à tes cagnards.

Garrigue au rude sein défiant la charrue,
Que de ses fleurs Avril pare ta pauvreté
Ou qu'une froide bise en tes combes se rue
Qu'importe ? sous ton ciel dans la vive clarté,
Toujours le cœur épris d'indépendance vibre,
Car c'est un hymne plein du bonheur d'être libre
Qui monte en les parfums de ton sol tourmenté!

AQUARELLE

C'est un chemin pierreux dans la garrigue rude,
Deux cyprès encadrant la porte d'un enclos,
Un mazet décrépit et qui, les volets clos,
Abrite sous un pin sa morne quiétude.

Des oliviers aux troncs couverts de rejetons,
Puis, penché sur un mur qui croule pierre à pierre,
Un figuier succombant sous la ronce et le lierre
Qui, parmi ses rameaux, suspendent leurs festons.

Sur le bord du chemin, dans les herbes écloses,
Quelques fleurs annonçant l'approche du printemps,
Et sur tout le décor les grands cieux éclatants
D'où l'or du dieu soleil ruisselle sur les choses.

RÊVE

Vivre là, tous les deux perdus dans la garrigue
Sous le modeste toit que protège un grand pin,
Ecrire et de l'enclos cultiver un lopin,
Puis s'endormir brisés par la saine fatigue.

Voir mûrir tour à tour et l'amande et la figue,
Respirer l'air des bois que parfume le thym,
Songer, en percevant parfois dans le lointain
La rumeur de la ville où s'agite l'intrigue.

Réunir, à l'abri des profanes regards,
Des espoirs anciens tous les débris épars.
Evoquer quelquefois une heureuse minute.

Ainsi libres et fiers attendre notre tour
De reposer enfin, après l'humaine lutte
Où notre bouclier fut notre ardent amour.

NUIT D'AUTOMNE

Près du pin odorant dont la cime en l'espace
Tremble et paraît toucher le nuage qui passe,
Je goûte le silence apaisant de la nuit.
Soudain au Grau-du-Roi, là-bas, le phare luit
Mais la brume bientôt s'épaissit et le voile.
Maintenant tout est sombre, au ciel pas une étoile.
A l'horizon parfois se reflète un éclair,
Le souffle d'un vent frais précurseur de l'hiver
Agite autour de moi les oliviers sans nombre.
D'un figuier que je sais, au pied du mur dans l'ombre,
Tout près de la terrasse où je viens m'isoler,
Se détache une feuille et je l'entends frôler
Des branches dans sa chûte. Ici des chrysanthèmes
Dans le noir de l'enclos mettent des tâches blêmes,
Puis tout à coup se tait le murmure du vent,
Le soir redevient calme et, tandis que rêvant
Je retourne à regret vers la maison voisine,
Tristement, sur la terre endormie, il bruine.

La Garrigue ou l'Arcadie-

A- Bernardy : "les Garrigues Gard et Ardèche"

était plus rare auparavant ; certes, il y a de notables exceptions, mais... ; peut-être la toute jeune génération retrouvera-t-elle les qualités d'antan ? Certains indices permettent de le penser et nous ne pouvons que le souhaiter.

Enfin nous voici maintenant parmi les populations plus modestes, mais pas forcément les plus malheureuses, qui habitent *les régions des vraies garrigues,* celles qui n'ont à leur disposition, pour leurs cultures, que des vallées modestes, des dépressions réduites ou des coteaux peu fertiles entourés de collines calcaires, en bordure des bois d'yeuses. Elles vivent nettement plus repliées sur elles-mêmes, mais elles ont assurément conservé des qualités morales plus vivantes et plus développées, celles qu'elles ont héritées de leur passé. Relativement plus pauvres ou, tout au moins, moins aisés, les gens y sont restés plus serviables et moins envieux ; si matériellement elles n'ont pas la meilleure part, elles l'ont peut-être moralement et leur vie plus biblique se rapproche de celle des Cévenols.

Ici, subsistent encore ces ruraux d'autrefois, vivant sur le pays d'excellents légumes non forcés, de bonnes « cochonnailles » naturelles, de poulets qui ignorent les hormones et de vin de clairette qui, dans les grandes occasions, mousse indéfiniment tandis que fusent les rires et les cris de joie.

D'ailleurs il ne faut pas croire que tout était et reste triste dans ces villages un peu retirés de l'activité factice de la vie moderne ; il y a toujours, dans chacun d'eux, quelque joyeux drille qui se charge d'égayer ses compatriotes grâce à ses bons mots, à ses plaisanteries, à ses galéjades et à son esprit ; il est l'animateur du « Clu » ou du

« Sénat », cet aréopage des anciens qui siège en permanence à l'entrée du village ou sur la place, au « cagnard » le plus chaud pendant l'hiver et à l'endroit le plus à l'ombre en été.

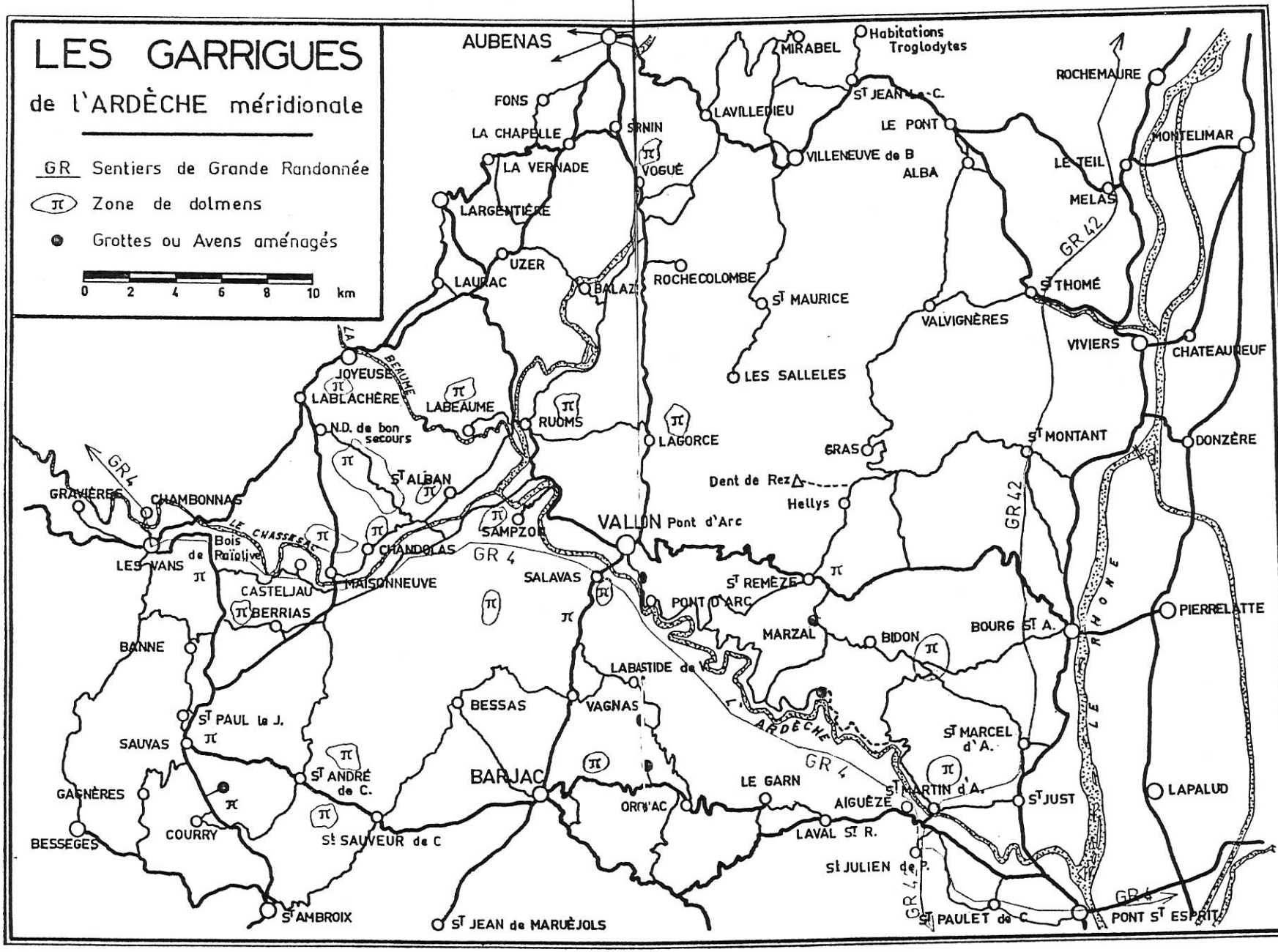
Dans ma jeunesse, nul n'était encore pressé et je veux rendre hommage à un vieil ami, ancien maire d'Euzet, charron et menuisier de son état. Un jour, quelque peu énervé et impatient, je lui reprochai de ne pas m'avoir encore livré les volets neufs (on disait les contrevents) que je lui avais commandés un an auparavant ; il me répondit avec placidité et bon sens : « Sé siès tan pressa, vendras pas viel » (Si tu es si pressé, tu ne deviendras pas vieux). Et dans la suite, je me suis répété des milliers de fois, depuis quarante ans, qu'il avait pleinement raison, ce vieil ami ; je suis aujourd'hui convaincu qu'en me lançant cette répartie, ce brave homme avait plus fait pour calmer mon système nerveux et allonger ma vie que les soins attentifs de tous les disciples d'Esculape.

La vie, c'est certain, est aujourd'hui plus active, car plus difficile qu'autrefois, dans ces villages retirés, mais les habitants y ont quand même conservé une façon d'agir plus calme, une douceur de vivre inconnue de beaucoup et je crois, finalement, une vie plus heureuse qu'ailleurs.

***

Cependant il y a un peu partout une grande évolution dans la vie de tous les jours et l'une des causes en a été le brassage des populations qui s'est produit d'une façon accélérée.

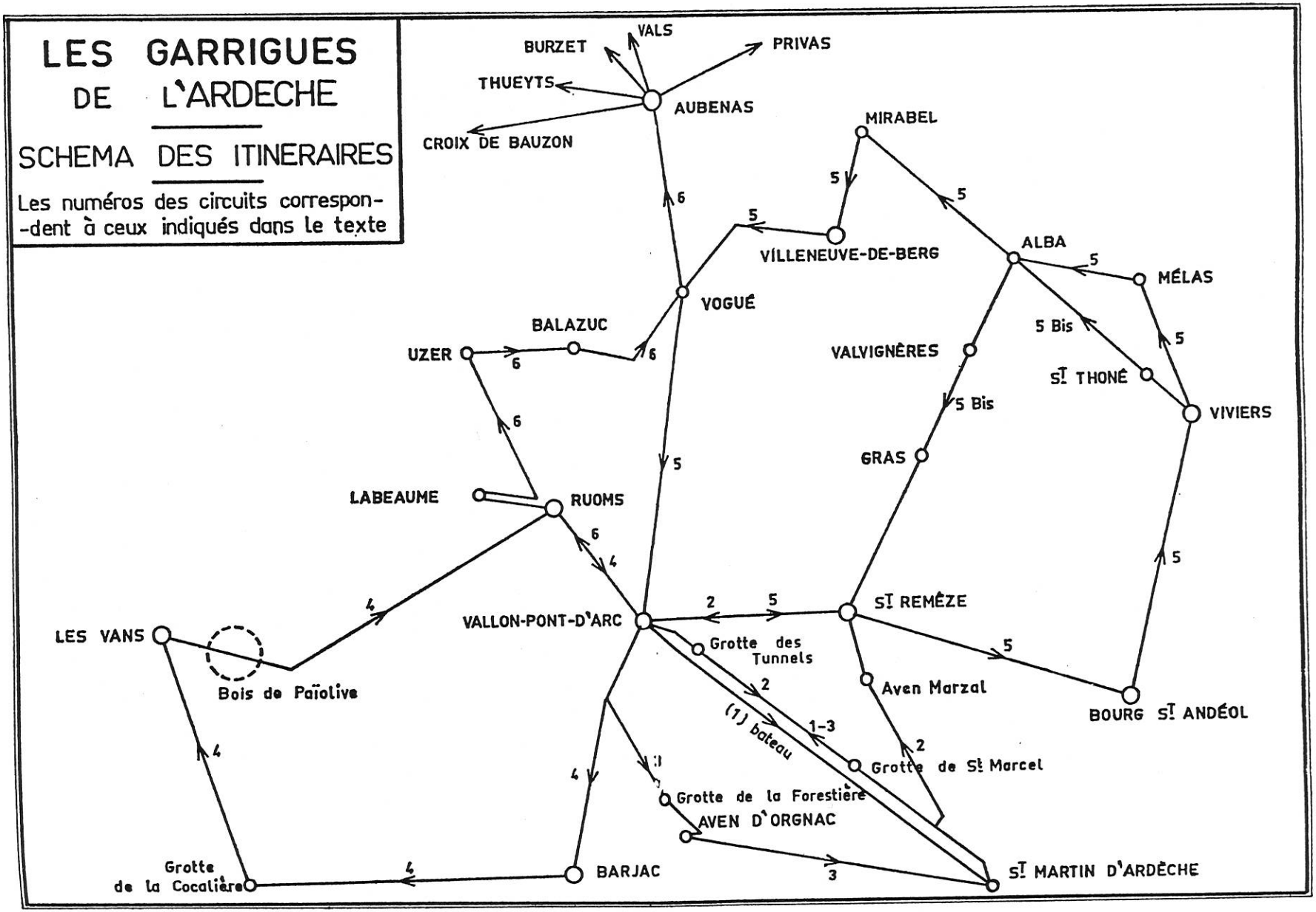
Traditionnellement les familles des pays pauvres ont toujours émigré vers des pays plus riches pour y mieux


LES GARRIGUES
de l'ARDÈCHE méridionale
GR Sentiers de Grande Randonnée
Zone de dolmens
Grottes ou Avens aménagés
0 2 4 6 8 10 km
AUBENAS
MIRABEL
Habitations Troglodytes
ROCHEMAURE
FONS
LA CHAPELLE
SRNIN
LAVILLEDIEU
St JEAN-Le-C.
LE PONT
MONTELIMAR
LA VERNADE
VOGUÉ
VILLENEUVE de B
ALBA
LE TEIL
MELAS
LARGENTIÈRE
GR 42
UZER
LAURAC
BALAZUC
ROCHECOLOMBE
St MAURICE
St THOMÉ
VALVIGNÈRES
VIVIERS
CHATEAUNEUF
LES SALLELES
JOYEUSE
LABLACHÈRE
LABEAUME
RUOMS
LAGORCE
GRAS
St MONTANT
DONZÈRE
N.D. de bon secours
St ALBAN
Dent de Rez
Hellys
GR 4
GRAVIÈRES
CHAMBONNAS
VALLON Pont d'Arc
GR 42
LE CHASSEZAC
Bois de Païolive
SAMPZON
CHANDOLAS
LES VANS
MAISONNEUVE
SALAVAS
St REMÈZE
PONT D'ARC
CASTELJAU
BERRIAS
MARZAL
BIDON
BOURG St A.
PIERRELATTE
BANNE
LABASTIDE de V.
L'ARDÈCHE
BESSAS
VAGNAS
St PAUL le J.
St MARCEL d'A.
SAUVAS
St ANDRÉ de C.
BARJAC
LE GARN
St MARTIN d'A.
LAPALUD
GAGNÈRES
ORGNAC
AIGUÈZE
St JUST
COURRY
St SAUVEUR de C
LAVAL St R.
BESSÈGES
St JULIEN de P.
St AMBROIX
St JEAN de MARUÈJOLS
St PAULET de C
PONT St ESPRIT
LE RHÔNE

LES GARRIGUES DE L'ARDECHE

SCHEMA DES ITINERAIRES

Les numéros des circuits correspon--dent à ceux indiqués dans le texte



GUIDES BLEUS

• Un inventaire complet des richesses naturelles humaines et culturelles du Languedoc-Roussillon présenté par des auteurs vivant dans la région.

• 250 itinéraires et circuits originaux pour une rencontre chaleureuse avec le Languedoc et le Roussillon. 300 encadrés sur l'histoire, les Languedociens et Catalans célèbres, la gastronomie et les vins, les fêtes et les traditions.

• Un atlas routier et touristique en couleurs, réalisé avec les cartes de l'Institut Géographique National

• Dans la même collection : Aquitaine, Bourgogne, Bretagne, Ile-de-France, Normandie, Paris, Provence-Alpes-Côte d'Azur.

couverture originale réduite

9 782010 115653

158,00 FF TTC.
24/1129/6

Imprimé en France
SUD OFFSET 94 RUNGIS

La garrigue de Montpellier et le pic Saint-Loup**

32, C2 / R 114 / V 65-66
bureau municipal de tourisme de Montpellier ; 6, rue Maguelone ☎ 67.58.26.04

Le Saint-Loup domine la garrigue entre la plaine et les premières hauteurs. L'altitude de cette échine de calcaire de 4 km, orientée E.-O., est de 658 m, et son allure escarpée - le flanc S.-E. plus facile d'accès - justifie pleinement le terme de pic. Sur l'ensemble de lignes basses au N. de Montpellier, cela suffit à l'individualiser comme montagne-repère, en lui prêtant des allures de Sainte-Victoire. On peut avoir un premier contact avec cette silhouette vite familière, par la ligne aérienne Paris-Montpellier qui passe à son aplomb. C'est le point de départ de circuits dominicaux, une curiosité géomorphologique qui domine l'Hortus, le château de Montferrand et le bassin de Saint-Martin-de-Londres, un complément paysager de la ville et des lotissements villageois.

La garrigue

La garrigue est une formation dégradée de chênes verts, en plaques buissonnantes sur roche calcaire, épineuses et odoriférantes ; terrain de parcours traditionnel pour les ovins et élément d'un ensemble plus large qui caractérise un palier d'altitude intermédiaire entre Massif central et Méditerranée, ou grossièrement entre Valence au N. et Valencia au S. Articulée sur l'axe de la N 986 vers Ganges, largement abandonnée puis reprise par l'urbanisation, elle a été un lieu important dans la préhistoire - en témoignent les vestiges des premiers villages connus (→ Cambous) -, et a joué un rôle économique fondamental de complément à la traditionnelle trilogie méditerranéenne, les céréales, la vigne, l'olivier, qui s'ajoute à l'élevage.

Du S. au N., elle égrène des paysages différents. Le calcaire, perméable, est responsable de l'absence d'eau en surface ; cette eau qui, après avoir emprunté des circuits complexes, jaillit à la faveur d'une faille ou de la rencontre d'une couche imperméable. Mais les fleuves côtiers, au débit irrégulier, introduisent sur quelques kilomètres, avant de se perdre dans les lagunes, une coupure verte et fraîche dans un univers minéral, pelé, périodiquement dévasté par l'incendie sans jamais avoir le temps d'en panser totalement les plaies. C'est le cas de la vallée du Lez que l'on atteint après avoir traversé le campus montpelliérain. C'est la zone des « boulidous », résurgences (ou sources vauclusiennes). En occitan, le terme évoque le bouillonnement de l'eau qui surgit au pied d'une falaise, comme c'est le cas aux Matelles.

Au-delà, commence le plateau. Ce désert humain, avec seulement quelques mas et bergeries, est cependant largement clôturé par les particuliers, et l'emprise militaire est importante (terrains signalés). La platitude de l'ensemble, la rectitude de la route ne doivent pas faire illusion ; le secteur est varié, parsemé de nombreux avens, doté d'une flore plus riche qu'on ne croit, ponctué de nombreuses stations préhistoriques. La garrigue, toujours vue au passage dans sa couleur poussiéreuse d'étés surchauffés, ne présente alors qu'une gamme de verts grisâtres ; elle est à voir à l'automne plus qu'au

printemps, lorsqu'après les ardeurs estivales, la végétation renaît avec les premières pluies, que les arbouses sont mûres, que le paillasson de graminées reverdit. Elle s'intègre dans le paysage nord-montpelliérain avec de rares prairies au bord de l'eau, des fruitiers sur les sols limoneux des terrasses, de la vigne sur les coteaux et éboulis, des pinèdes redoutées pour le feu mais recherchées pour l'habitat. Le cycle actuel d'érosion s'exerce surtout dans les marnes faciles à déblayer lorsque le sol est à nu, la pente forte, les pluies violentes ; le calcaire évolue par dissolution, cannelures et cuvettes en surface, fissures élargies, circulation profonde.

L'équilibre est fragile entre la végétation et son support qui, dénudé, est condamné à brève échéance. Car la garrigue est une ruine végétale, très appauvrie, mais remarquablement adaptée au calcaire et à l'aridité estivale. En bouquets, le chêne vert (*quercus ilex*, yeuse, euse, ausina) peut atteindre plusieurs mètres, mais il a largement souffert des défrichements inconsidérés, d'utilisation comme bois de chauffage, surtout pour les anciennes verreries ou durant la deuxième guerre mondiale. En buisson bas, le chêne-kermès, qui donnait autrefois l'écarlate, colorant très apprécié, subsiste grâce à des racines très longues susceptibles d'aller pomper très loin les ressources nécessaires à sa croissance, dans les lieux les plus désolés, où toute trace de sol a disparu. Dans ces arbres s'entremêlent des lianes, clématite et salsepareille, et à leur pied poussent toutes les plantes qui font la senteur de la garrigue : romarin, lavande, thym. Dans les derniers stades de dégradation, malheureusement nombreux à la périphérie de Montpellier, seule subsiste la pelouse d'asphodèles, d'euphorbes et de brachypodes.

Toute une cueillette a longtemps subsisté dans la garrigue, assez mal connue de nos jours, mais qui alimente encore les vieilles recettes de cuisine, toute la pharmacopée d'usage des simples ; sans oublier les escargots « petit gris », les asperges sauvages au printemps, et tout ce que l'on commercialise désormais sous le nom d'herbes de Provence.

Autour du pic Saint-Loup

32-C2 / 80 km / 1 j.

▸ A la sortie N. de Montpellier, prendre la D 986 en direction de Ganges, puis la D 112 en direction de Prades-le-Lez.

▷ Prades-le-Lez

Prades a perdu son caractère classique de village replié sur un centre coupé en deux par la route. Des constructions colorées, traduisant une recherche architecturale, voisinent désormais avec un habitat rural qui, dans ce secteur, est de qualité. Le village est tout proche de la ***source du Lez****, résurgence au pied de la falaise, renforcée par une installation souterraine et qui alimente en eau la ville de Montpellier. La hauteur de l'eau dans la vasque, le débit d'écoulement, permettent de suivre et d'évaluer les cycles de sécheresse. C'est là véritablement l'entrée de la garrigue, avec un constraste très grand entre la végétation ripicole et les buissons bas et épineux de kermès, sous les troncs calcinés ou dans un paysage sans arbres. C'est aussi la surprise de découvrir des murs d'épierrement soigneusement construits, ou de ponts en dos d'âne au-dessus de lits à sec.

▷ Les Matelles

Ce village fortifié au bord du Lirou, un temps resserré puis quasiment abandonné, doublé enfin d'un second village, mérite qu'on s'y arrête. Les ***maisons****, reprises une à une, rue par rue, avec de beaux escaliers extérieurs, des fenêtres ouvragées, font le charme de l'un des plus vieux sites habités de la garrigue, enfermé dans ses murailles médiévales, aéré de placettes. Cette ancienne place forte protestante a son ***Musée préhistorique*** *(sam., dim., 14 h-18 h)* : il évoque la sédentarisation du Néolithique, les premiers rites funéraires des pasteurs (aven d'incinération de la Baume de Caucolières, avec vestiges de plusieurs milliers d'individus).

▸ Rejoindre la D 986. En remontant sur Ganges, une petite route sur la g. permet d'atteindre Viols-en-Laval.

▷ Viols-en-Laval

Ce village n'a d'intérêt que par le ***château de Cambous*** (du XIII[e] s. à la Renaissance) et surtout le hameau du même nom,

La garrigue de Joseph Delteil

« Savez-vous ce qu'est la garrigue ? Rien de la haute futaie, rien de la vague lande, mais un chaud système de collinettes sans le sou, ardentes, intimes, peuplées de mâle pierraille, avec par-ci, par-là, de rares bouquets de chênes nains, de la bruyère et de la lavande à foison. Le tout à tort et à travers. Sèches que le diable y ferait fortune. Et qu'une allumette en a raison.

A flanc de coteau, quelques rares oliveraies miroitent comme la peau des blondes. Parfois un carré de vigne montre çà et là son nez vert. Une longue ligne d'amandiers descend boire au ruisseau.

Là-haut, trois nuages se baladent dans le ciel, las comme des chiens qui laissent pendre leur langue.

C'est un pays orageux, tout dévoré de vents. Quelque chose le marque qui rappelle la cruauté à la fois et la mollesse des satrapes et des jardins de Damas. Il m'enivre chaque fois que je le revois par exemple comme un cédrat. Par les chemins, des bandes de gosses crieurs de peaux de lapins qui sont asiates jusqu'aux ongles. le sang espagnol, le sang arabe partout visibles à travers la dentelle des veines. »

(Joseph Delteil, texte d'introduction à Garrigue, de Bob Ter Schiphorst et François-Bernard Michel, 1979).

témoin de la civilisation de Fontbouisse. C'est un excellent point de départ pour la découverte d'autres ***vestiges préhistoriques*** et de nombreux ***avens*** non aménagés : aven de la Baraque (160 m), aven du Suquet (90 m), etc.

▷ Le village préhistorique de Cambous*** *9 h-12 h/14 h-18 h, f. mar., 1er juil.-15 sept. ; le reste de l'année, sam. et dim., mêmes horaires*

C'est l'un des premiers villages implantés sur le plateau calcaire, incluant des ***cabanes***, plus ou moins bien conservées, regroupées par dizaines en hameaux et enfouies sous leurs propres débris en tumulus de pierraille sonore. Une fois dégagées, elles montrent des murs en double parement de plus de 2 m d'épaisseur sur un sol de terre battue. L'édifice présente un appareil calcaire du Jurassique local mais le toit est en calcaires tendres se débitant en lauzes (dalles) minces qui viennent de la cuvette lacustre proche de Saint-Martin-de-Londres. Elles se partagent la couverture avec du chaume. Des poteaux, plantés dans le sol, soutenaient les poutres de faîtage. Il y a là un ensemble architectural exceptionnel, auquel on a rajouté une toiture reconstituée.

Le village de Cambous a été découvert en 1967 seulement, ce qui explique que cet héritage d'une civilisation agro-pastorale bien développée reste assez mal connu. Dite « de Fontbouisse » (→ *Congénies : aux environs de Sommières*), largement répandue dans la garrigue languedocienne, cette civilisation, datée d'environ 2 000 ans avant notre ère, est contemporaine de la métallurgie du cuivre.

A la périphérie des maisons en forme de rectangle allongé avec abside semi-circulaire à chaque extrémité, constituant quatre groupe de hameaux proches les uns des autres, on a exhumé tous les témoignages d'une économie ancienne céréalière (blé et orge, meules de granite) et pastorale (bœuf et porc, et surtout chèvre et mouton dominant). Les céramiques présentent un décor géométrique simple, les silex sont de très grande qualité mais laissent place à la métallurgie du cuivre qui prend le relais ; des ***statues-menhirs*** anthropomorphes attestent d'un goût artistique.

Ce mode de vie ancien, propre à la garrigue, d'abord contemporain des abris sous grottes et des campements provisoires, puis des villages et fermes fortifiés, s'est pratiquement maintenu durant quatre millénaires jusqu'à la première moitié du XX^{e} s., sur le plateau de Viols.

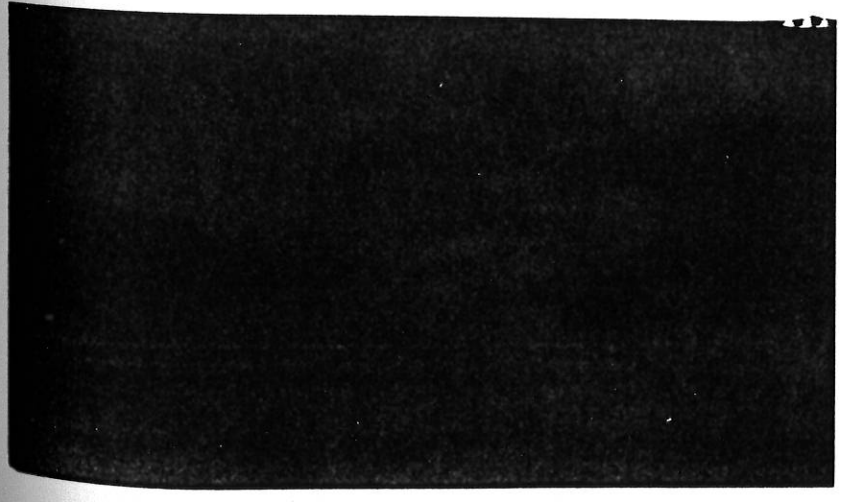
▶ Après la visite de Cambous, on peut terminer ici un itinéraire d'une demi-journée et regagner Montpellier par la D 127. ▶ *Viols-le-Fort* conserve des restes de rempart médiéval, une église en partie romane, des maisons intéressantes et, à sa périphérie, des dolmens et tumuli. ▶ *Murles*, village perché et anciennement fortifié, offre des vestiges intéressants : sépultures et habitat préhistoriques, château, église rurale romane (1118). ▶ Le circuit se poursuit en direction du pic Saint-Loup.

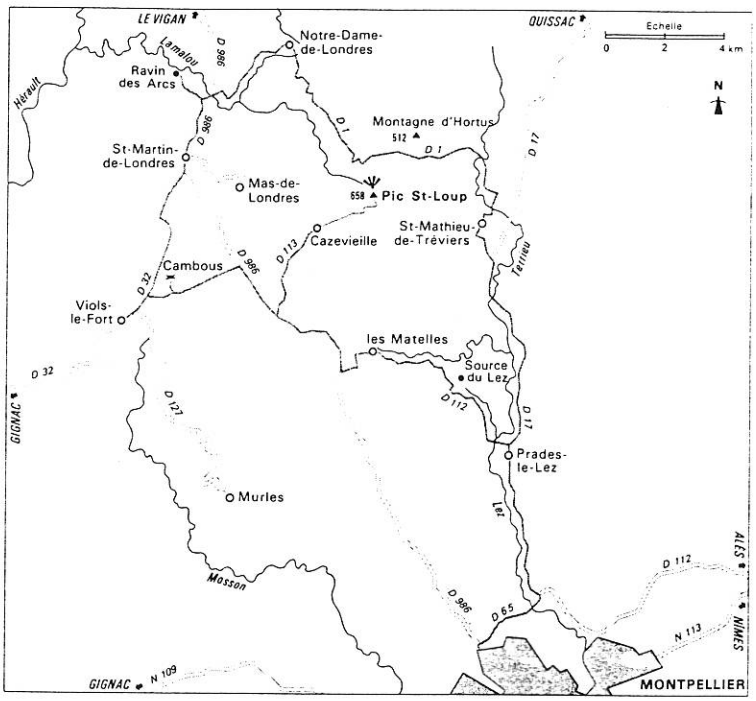
▷ Le pic Saint-Loup***

On l'aborde par le S.-O., à partir du village de Cazevieille. Le sentier, d'abord facile, devient plus rude vers le sommet. Compter une heure de marche jusqu'à la chapelle *(B 2742/E.)*.

C'est un pli de calcaire redressé et faillé sans la présence, au départ, d'une voûte qui l'aurait relié à l'Hortus avant de s'effondrer ; en fait, la combe, déblayée dans l'axe du pli, est au S., dans le Jurassique inférieur marno-calcaire de Mortiès. Et le raccord du Saint-Loup (Jurassique) avec l'Hortus (Crétacé) n'est pas aussi simple que la faille qui le marque. L'orientation E.-O. (qui est aussi celle du pli de Montpellier et de la Gardiole, plus au S.), est pyrénéenne. Les héritages des périodes froides du quaternaire empâtent ce bâti, l'alternance gel-dégel ayant favorisé des abris sous roche sous les bancs massifs.

La ***vue*** plonge sur l'à pic de la face N. qu'empruntent les spécialistes de l'escalade et sur le grand couloir où circulent les planeurs. Selon les quatre points cardinaux, on a : au N., la falaise de l'Hortus, au-delà de la dépression de Fonbetou, la vallée du Terrieu, le causse de Pompignan et les





Autour du pic Saint-Loup

Cévennes en toile de fond. A l'O., le bassin de Saint-Martin-de-Londres, coupure mais pas « oasis » et ses micro-reliefs, pôle du froid au moment des grandes gelées. Au S., la plaine languedocienne entre Camargue et Saint-Clair-de-Sète, avec une descente progressive sur les plateaux incultes et les bassins en vigne. A l'E., le compartimentage des pinèdes, des villages, des routes, et, au-delà d'un ensellement, le château de Montferrand.

En dehors de l'« architecture » du Saint-Loup, on ne négligera pas les *fossiles*, dont des ammonites gris-bleu pouvant atteindre de fortes tailles. Intérêt géologique, botanique, mais aussi de loisirs (promenade, vol à voile, école d'escalade, spéléologie).

▸ Reprendre la 986 en direction de Saint-Martin-de-Londres.

▷ Saint-Martin-de-Londres**

Le village est en deux parties, grâce à deux *enceintes* juxtaposées, celle de l'enclos du prieuré (le claustre) avec l'église et l'ancien cimetière dans le fort Vieux, et celle correspondant à l'extension ultérieure à laquelle appartient la tour d'angle actuelle, dite tour de l'Horloge. Dans l'enclos, sur la petite place qui a remplacé le cimetière, un cercle de belles *maisons* des XVI[e] et XVII[e] s. ferme le côté S. L'ancienne maison claustrale a conservé la galerie à arcades qui entourait la place à la manière d'un cloître. La croix de pierre sculptée sur les deux faces date de 1642.

L'*église***, qui dépendait de l'abbaye de Saint-Guilhem-le-Désert (→) et Londres, est un édifice très homogène, d'une grande élégance, représentatif du premier art roman. Son plan tréflé (fin XI[e]-début XII[e] s.), fréquent en Lombardie, est exceptionnel en Languedoc. Le bel appareil régulier, la décoration de l'abside (cordon de dents d'engrenage sur bandes lombardes, arcatures sur colonnettes engagées à l'intérieur) et le porche voûté rappellent Saint-Guilhem. Mais l'église a été malencontreusement agrandie et décorée au XIX[e] s. : destruction du clocher, de la façade, des autels romans, adjonctions de nouvelles constructions qui défigurent le côté N. L'abside est décorée de petits arcs lombards ainsi que le tambour octogonal de la croisée du transept. Le charmant lanternon qui assure l'originalité de l'édifice est du XVIII[e] s. Le porche-gimel est orné d'une statue de saint Martin à cheval, d'un gothique tardif.

L'intérieur

Malgré le décor du XIX[e] s., il frappe par son unité. La nef aveugle, qui a été maladroitement allongée d'une travée, est voû-

Petit glossaire géologique

Ammonite : mollusque fossile à coquille cloisonnée circulaire et enroulée en spirale, du Jurassique inférieur.
Aven : gouffre résultant de dissolution et d'effondrements.
Bélemnite : rostre d'un mollusque ressemblant à une balle de fusil et qui correspond à l'osselet du calmar ou de la seiche.
Brèche : agglomérat de fragments de roches à arête vive.
Calcaire moellon : calcaire coquillier utilisé à Montpellier dans la construction.
Canyon (cañon) : vallée étroite et encaissée dans le calcaire.
Conglomérat : roche formée de fragments de nature et grosseur diverses.
Encrine : fossile de la classe des oursins, en forme de pièces rondes superposées ou détachées, dites articles ou entroques.
Grès : sable plus ou moins cimenté en roche.
Marmite de géant : cavité circulaire creusée dans le calaire des berges par le frottement de galets tourbillonnant dans le courant.
Lapiés (lapiaz) : fissure élargie par dissolution dans le calcaire, donnant ciselures et arêtes sur des surfaces déchiquetées et de parcours difficile.
Marne : roche calcaire et argileuse de couleur foncée et se délitant facilement.
Molasse : roche gréseuse ou calcaire déposée au Miocène.
Nérinée : gastéropode marin à coquille épaisse du Jurassique supérieur.
Nummulite : fossile plat et arrondi comparable à une piécette de monnaie (Eocène moyen) ; variété à petites loges : alvéolines.
Oolithe : calcaire à grains fins évoquant des œufs.
Planorbe : gastéropode d'eau douce dans les calcaires lacustres.
Poudingue : agglomérat de fragments arrondis et évoquant le pudding.
Tuf ou travertin : dépôt calcaire incrustant, par des eaux très chargées en carbonate de chaux.

tée en plein cintre, les vigoureux arcs-doubleaux retombant sur des demi-colonnes engagées. Même principe dans la travée dr. du chœur, tandis que l'abside et les croisillons sont voûtés en cul-de-four appareillé. La *coupole*, haute de 15 m, est couverte de façon simple et originale : les pierres sont taillées de manière à s'incurver insensiblement pour former la voûte.
▸ Tout près de Saint-Martin-de-Londres, à *Mas-de-Londres, église* romane *Saint-Gérard*, mentionnée en 1146 : chapiteaux à boules et feuillages.

▷ Le ravin des Arcs*

On l'atteint depuis la D 986 en suivant un sentier sur la g., à partir du pont de Mascla, sur le Lamalou, et de la ferme. Ce canyon de quelque 10 km de long servait d'exutoire aux eaux du bassin de Saint-Martin vers le cours de l'Hérault. Les grandes sécheresses laissent subsister des trous d'eau profonds : les *gours*. Le Grand Arc est spectaculaire : *point de vue* sur l'ensemble à partir de Véziers. En automne, et par fortes pluies, les crues sont subites et brutales.
▸ Par la D 1 on atteint Notre-Dame-de-Londres.

▷ Notre-Dame-de-Londres

Comme Mas-de-Londres, le village est un excellent exemple d'architecture languedocienne : rez-de-chaussée des *maisons* voûté pour les animaux, cuverie, outillage (la bergerie dans les mas), habitation au premier étage, récupération du second (grenier dans les mas), escalier de façade en pierre desservant une terrasse couverte, toit de tuiles à deux pentes.

L'*église* présente le petit appareil à arcatures lombardes (fin XI^e s.) si fréquentes en bas Languedoc, sur la partie S. La partie N. (XII^e s.) présente un appareil plus régulier avec de grandes arcades entre les deux nefs.
▸ La D 1 revient vers le pic Saint-Loup et emprunte la *brèche*** creusée entre le pic et la falaise de l'Hortus. ▸ On peut grimper jusqu'aux ruines du *château de Viviourès* (XIII^e s.?, démantelé au XVI^e s.) qui se confond avec l'arête rocheuse de l'Hortus. Compter une heure à pied. Belle vue sur le pic Saint-Loup.

▷ Saint-Mathieu-de-Tréviers

Ce village horticole est une des étapes sur la route des Coteaux du Languedoc au pic Saint-Loup.

Les ruines fichées sur l'arête rocheuse prolongeant le pic Saint-Loup sont celles du *château de Montferrand** qui contrôlait le passage de Montpellier vers les Cévennes. Il appartenait aux évêques de Maguelone qui l'ont fait démanteler à la fin du XVII^e s., car ils ne pouvaient plus en assumer la défense. On y grimpe en une heure de marche *(B 2742/E.)*.
▸ Après Saint-Mathieu-de-Tréviers, on regagne Montpellier par la D 17.

Le cirque de Mourèze**

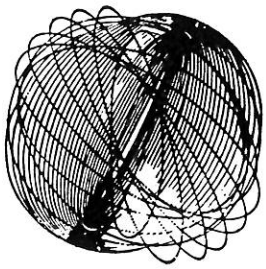
→ *Clermont-l'Hérault*

DU MONDE ENTIER

LAWRENCE DURRELL

L'ESPRIT DES LIEUX

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR JEAN-RENÉ MAJOR



nrf

GALLIMARD

Delphes

Publié dans Réalités, *Paris et New York.*
Republié dans Venture, *New York, 1965.*

Parcourir ce pays de légendes de pierre, de mythologies fracassées, de statues écroulées et passées (comme la cire sur la flamme) sous la lentille ardente du soleil peut être aussi terrifiant que vivifiant. Là, tout est différent de l'Italie où la beauté provient de la civilisation — l'empreinte de la main humaine et sage est sur toutes choses. Tout y a une histoire, peut être remonté à ses origines, décodé, compris. Mais en Grèce... tout est confus, mêlé, déformé, brûlé par le soleil, explosé; et le caractère spéculatif des assertions des érudits a de quoi vous fendre le cœur. C'est comme si rien n'était plus prouvable, comme si tout était devenu imprécis, provisoire. L'érudit se met à bégayer; il peut difficilement nous dire quoi que ce soit sans employer les mots « probablement », « peut-être ». Parfois, avec une grande audace, il se rapproche d'une phrase telle que « il paraît vraisemblable... ». On a le sentiment d'être venu trop tard; après tout, la majeure partie de ce que nous connaissons date d'un voyageur aussi tardif que Pausanias, pour lequel la Grèce fut un centre de tourisme à peu près semblable à ce qu'elle est devenue aujourd'hui. Mais bien après les ravages de Sylla, l'empereur Hadrien avait tenté de faire renaître la Grèce par des dons et des temples et, superficiellement, elle avait dû paraître active et assez prospère. Mais cette renaissance néo-grecque avait été vaine.

Pourtant, si cette déception persiste pour le voyageur

d'aujourd'hui, il peut se fonder sur quelque chose de plus sûr; le paysage demeure inchangé, rigoureux, aussi merveilleusement pur et vertical. Et chacun des anciens sites possède sa saveur propre — exprimée, semble-t-il, par le terrain même. J'ai employé le mot « exprimée » car il évoque aussi l'extraction d'huiles précieuses d'un fruit comme l'olive. Ce qui rend la Grèce unique, c'est cette singulière conscience du paysage. On y perçoit l'écho des souvenirs historiques, ils bourdonnent comme les abeilles qui, autrefois, bourdonnaient sur la tombe d'Agamemnon. (Hélas, elles ont été tuées par l'emploi malencontreux d'un insecticide chimique moderne sur les champs de blé et d'orge autour de la tombe, où elles se nourrissaient.)

Parmi ces sites anciens, Delphes est le plus grandiose, ainsi que le plus énigmatique; les longues routes sinueuses menant au nord de Livadia se lovent comme le serpent sacré. Le paysage s'enroule sur lui-même, ne se révèle que par moments; les chaînes de montagnes avancent et reculent, s'abaissent et s'élèvent. On croirait presque que cela avait été mesuré autrefois par les anciens médecins qui construisirent cette route vers le centre de la terre — vers ce mystérieux omphalos que j'ai découvert la première fois, jeune homme, dans un champ au-dessus de la route. Je possède toujours une photo impertinente de moi-même, appuyé contre lui comme à un comptoir... Mais en de nombreuses visites à Delphes, je n'ai jamais découvert la moindre variation dans l'impression qu'il a produite sur moi; la dernière date de l'an dernier, après une absence de près de vingt ans. Quelle est cette étrange impression? Comme je l'ai dit, chaque site de Grèce possède son émanation particulière : Mycènes, par exemple, est inquiétante et sinistre — tel le château où repose Macbeth. C'est un lieu de tragédie et de sang. Cela ne provient pas de la connaissance de l'histoire et des mythes de ce lieu — ceux-ci ne font que confirmer le sentiment de malaise physique que l'on éprouve. Observez les gens qui visitent ce site. Ils craignent, au moindre faux pas, de tomber dans un trou et de s'y casser une jambe. C'est un lieu riche en transgressions, en larmes et en démence. A quelques kilomètres de là, on trouve la rêveuse Épidaure, si paisible et si calme; on n'oserait pas être malade longtemps si l'on y vivait. Son innocence est exaspérante. Mais Delphes... Le cœur s'exalte à mesure que la route s'élève et que les grands

escarpements de la montagne se dressent de chaque côté; l'air devient glacial. A la fin, après un dernier virage, la voilà dans son aire comme un aigle royal, les serres agrippées au rocher couleur de sang qui plonge vertigineusement vers le lit asséché du Pleistos. La longue courbure saisissante des plantations d'oliviers — plus verts que nulle part ailleurs en Grèce — est semblable à l'attaque soudaine des cordes dans une grande symphonie. Et puis le ruban de la mer, le petit port; pour une fois, la mer paraît rétrécie. Derrière moi, le rocher s'élève, le sentier s'élève, les arbres s'élèvent jusqu'à ce que, de nouveau, il n'y ait plus que le roc nu et le bleu du ciel. Là-haut, un aigle passe — on songe à Zeus! Mais l'air est si pur que l'on peut entendre le battement de ses grandes ailes tandis qu'il fend la nue. Un léger grincement poussif, comme un homme en train de ramer.

Sur le plan esthétique, il n'y a pas grand-chose à voir à Delphes sinon Delphes elle-même : iriez-vous à Lourdes pour étudier la sculpture moderne? Une fois de plus, les vestiges appartiennent à différentes époques, à différentes cultures. En outre, ce sont tous des objets de culte, de pures génuflexions dans la pierre ou la terre cuite. Le célèbre Aurige lui-même est d'origine modeste et ne donne pas une grande idée de la métaphore de Platon.

Quant à l'endroit lui-même : il est édifié sur deux énigmes et aucune n'est aisément déchiffrable — l'omphalos et l'oracle. Dans une époque à la recherche de points de références tant matériels que spirituels, ces deux symboles représentent quelque chose d'important, voire de capital. D'une certaine façon, le malaise que l'on peut ressentir à Delphes ne provient pas d'un sentiment de crainte mais de prémonition : on sent que ce qui est là est *intact* dans sa pureté. La force est toujours présente, enfouie dans les falaises rocheuses. Elle pourrait parler si elle le voulait et tout renverser d'une seule déclaration retentissante — mais, naturellement, l'une de ces déclarations se referme en une double négative. La vérité n'a-t-elle pas deux faces? Lorsqu'on se promène sur la colline à l'ombre des pins, en écoutant le doux bruissement du vent et la stridulation des cigales, on sent de soudaines bouffées de panique — peut-être l'oracle va-t-il faire sa rentrée dans le monde *aujourd'hui*. S'il la faisait, si, du sein du rocher, nous entendions l'un de ces

jugements terrifiants et pourtant ordinaires sur le monde des affaires, serions-nous prêts à le recevoir, à agir en conséquence? Delphes est une sorte de défi muet. Toute autre considération semble vague, confuse. Parallèlement à la confusion des périodes et des styles au musée, on trouve dans la rue principale de la petite ville de nombreuses preuves que les Grecs, avec leur passion pour la nouveauté, continuent d'accumuler les influences. Parmi les beaux tapis suspendus dans les petites échoppes de la rue principale, mon regard est arrêté par quelque chose : cela pend comme des lapins morts chez un volailler. Un examen plus attentif révèle qu'il s'agit de bonnets en peau de raton laveur chers à ce grand dieu moderne qu'est Davy Crockett. Le film a dû être projeté ici! Les petits commerçants de Delphes saisissent vite ce que le public touristique pourrait désirer. A vrai dire, l'idée est merveilleuse. Qu'on puisse se rendre de New York à Delphes pour s'acheter un bonnet en peau de raton laveur est caractéristique de la Grèce tant ancienne que moderne. Après mûre réflexion, j'en achetai un et le fis expédier à Henry Miller...

Mais l'oracle, la Pythie? Encore une fois, les historiens se mettent à balbutier. Apollon tua le dragon et laissa pourrir le cadavre de cette bête gigantesque. De lui sortit le pouvoir d'oracle de la Pythie. Le mot signifie « pourrir ». Mais que faut-il comprendre de ce méli-mélo apparemment absurde? Le poète grec moderne Georges Seferis hasarde une opinion. « Dans ce compost fertilisant la puissance du dieu de l'harmonie, de la lumière et de la prophétie prit racine et se développa. Peut-être le mythe signifie-t-il que les forces obscures sont le levain de la lumière et que plus elles sont puissantes, plus intense est la lumière lorsqu'elles sont vaincues. » On remarquera d'abord le mot « peut-être », car si quelqu'un devrait savoir avec certitude, c'est bien Seferis. Pourtant, comme nous tous, il en est réduit aux suppositions. Cela doit pouvoir excuser ma petite incursion téméraire dans le domaine de l'interprétation. Le mot « pourrir » est, pour moi, symbolique et suggère une vérité spirituelle à laquelle fut initié le visiteur de Delphes. On ignore de quels rites anciens provient cette idée de sol refertilisé par la chair des morts. Elle est plus ancienne qu'Athènes. Mais peut-être la « maturité » de Shakespeare — « la maturité prime tout » — n'est-elle pas éloignée de l'idée de « pourrir »

delphique. Le moment où le corps commence à pourrir est le moment fertilisant de la mort; cette façon de chercher à rendre la mort fertile peut avoir eu une valeur symbolique... De « mûrir » à « pourrir », la distance n'est pas grande en anglais, ainsi que Shakespeare nous l'a appris dans un passage célèbre. Mais pour les Grecs, il y a quelque chose de particulier dans les fruits tombés par rapport aux fruits cueillis. Athenaius, citant un auteur oublié, déclare que les Athéniens, lorsqu'ils déposaient un repas rituel pour les Dioscures (les Gémeaux), s'assuraient qu'il était composé de fromages, de galettes d'orge et d'olives et de poires *tombées*, en souvenir de leur ancien mode de vie. Les dieux préféraient la maturité parfaite des fruits *tombés*. Même aujourd'hui, l'huile des olives *tombées* est réservée à l'usage de l'Église. Et quant aux jumeaux... peut-être représentaient-ils (remarquez le peut-être) la dichotomie qui se trouve dans la psychologie du cœur de l'homme et qui se reflète dans son langage? L'oracle de Delphes qui dit la vérité ne perdait jamais de vue l'esprit à deux faces de l'homme et la double nature de sa conscience, le double sexe de sa psyché... Aujourd'hui encore, nous avons une idée semblable dans l'expression américaine « double-take » et dans la déformation anglaise tirée du français « double-entendre ». La vérité, comme l'épée, a deux tranchants... L'oracle, avec toute sa sophistication théologique, ne connaissait cela que trop bien.

Le fait qu'Apollon créa la Delphes que nous connaissons aujourd'hui n'éclaircit en rien la confusion, car si l'on cherche à lire sa biographie dans le *Dictionnaire de la mythologie classique*, on trouve un dieu qui engendre des attributs de même que le lierre engendre des feuilles... La plupart d'entre eux semblent d'ailleurs se contredire mutuellement. Il est remarquablement insaisissable et utilise de nombreux passeports, tandis que sa conduite personnelle semble souvent ne pas convenir du tout au dieu de l'harmonie, de la lumière et de la prophétie. Une fois de plus, il se peut que nos autorités soient trop récentes; elles arrivèrent ici bien après une époque d'obscurantisme qui s'installa sur la Grèce. Il ne reste plus aujourd'hui que ces fragments pour éveiller un écho dans nos esprits agités du XX^{e} siècle.

La longue excursion dans la grotte Corycienne ne peut pas davantage clarifier les choses, bien qu'elle vaille la peine

d'être faite, ne serait-ce que pour le magnifique paysage de la colline de Delphes et la pureté de l'air grec. L'atmosphère est si sèche et claire que l'on peut entendre les sons de très loin — comme, par exemple, la flûte d'un berger dans la vallée ou le tintement des clochettes des moutons, ou des sons beaucoup plus légers qui étonnent par leur pureté. Je pense au cliquetis d'une tortue cheminant sur les cailloux brûlants près du stade, au brusque coup de vent dans les pins, au bruissement régulier de l'air dans les herbes sèches du théâtre. Ils émettent un léger souffle tout en demeurant apparemment immobiles.

La grotte de l'oracle fut fermée il y a une centaine d'années par un éboulement de la falaise, mais les eaux célèbres de l'inspiration s'écoulent toujours dans la clairière et dévalent le précipice abrupt vers le lit du Pleistos. Seferis raconte que les eaux de la source Castalia ont le goût du thym, mais pour moi elles ont toujours eu un léger goût de menthe. Glacées et pures, elles nourrissent les racines du platane géant qui monte la garde sur cette ancienne enceinte. L'an dernier, en scrutant l'ombre épaisse de son feuillage, nous avons aperçu un paquet de papier brun suspendu à l'aide d'une ficelle. Un objet votif? Ce n'était pas aussi invraisemblable que cela peut le paraître, car aujourd'hui encore le folklore grec est plein de cet usage de laisser des ex-voto dans les lieux sacrés. Hélas! bien que charmante, la vérité était plus prosaïque. Le guide expliqua que le paquet contenait son casse-croûte; il le conservait ainsi au frais dans l'ombre de l'immense platane. « Cet arbre est ma glacière », déclara-t-il, fier de son astuce.

Le voyageur qui se penche pour boire l'eau sacrée de l'inspiration devrait se souvenir de boire à la santé des poètes de la Grèce moderne qui ont commencé à prendre la place qui leur revient dans la tradition européenne à laquelle ils appartiennent; c'est une mince chaîne de maillons d'or... Solomos, Palamas. Sekelianos, Cavafy, Seferis, Elytis...

Peut-être l'un d'entre eux retrouvera-t-il pour nous le sens de l'oracle, dont nous avons tellement besoin aujourd'hui?

L. 3.695
(230)

Jean Giono

Œuvres romanesques complètes

I

ÉDITION ÉTABLIE PAR ROBERT RICATTE
AVEC LA COLLABORATION DE PIERRE CITRON,
LUCIEN ET JANINE MIALLET
ET LUCE RICATTE

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

Jean Giono, "Naissance de l'Odyssée".

Ulysse le héla :
« Quelle chaleur, mon homme! »
L'autre sans piper opina de la tête.
Ulysse entra[b] sous l'auvent du figuier.
« C'est ça le chemin qui mène à Phéroé de Messéni demanda-t-il, montrant la piste qui sinuait entre l champs? J'ai peur de m'être trompé dans l'oserai
— C'est ça, dit l'homme. Mais monte vite, il y des dieux dans les bois. »

Vers le milieu[c] du jour, Ulysse ayant traversé les ol vettes bruissantes de cigales, atteignit la lisière basse d pinèdes. Il s'assit[d] à l'orée. Ses genoux étaient las : mangea mélancoliquement sa galette de maïs. Le ven dans les pins verts chantait comme la vague. Ulysse chercha la mer à l'horizon; mais, dix coteaux chargés de ramures ondulaient entre elle et lui; à peine, si dans le bleu du ciel, une bande plus grise...

Il détestait âprement la terre; il fallait s'y traîner pa après pas et, loin de ces flots sur lesquels il volait[e] oiseau à bréchet de sapin, à grande aile de toile, il se sentait diminué et un peu plus peureux.

Sous lui, la vallée creuse sonnait du bruit des char lointains : la voix du fleuve coulait à la suite des eaux luisantes; une hache battait au fond d'une olivaie malade. Sparte, blanche et fumeuse comme un tas de cendres chaudes... Il en était sorti à l'aube et, pour s'en détacher, que d'ahans! Ah! si elle eût été île bossue au lieu de ville, il se serait éloigné d'elle sans fatigue et léger, poussé par le sein rond du vent.

Dans le murmure marin des pins, il entendit le trot maigre de ses souvenirs qui le rejoignaient.

Deux jours déjà!

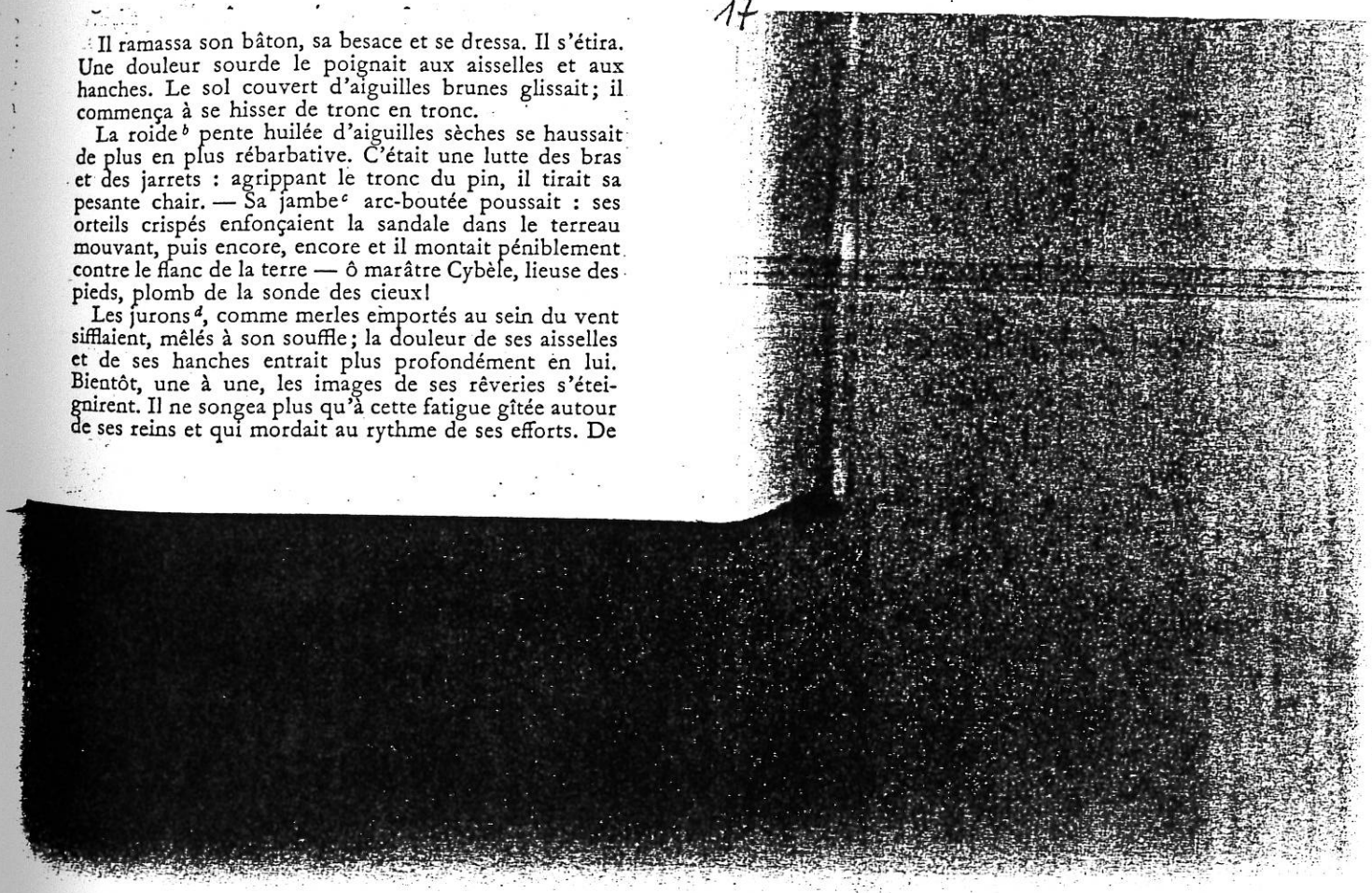
La nuit finissait quand il sauta dans l'eau plate près de l'anse sableuse où se déversait l'Eurotas. De la rive, ayant posé son léger baluchon sur l'herbe, il avait suivi[f] de l'oreille et de l'œil la balancelle de Patron Photiadès. Dans le halo de la torche passait le mât, le bec aigu de l'épervier de proue : du pont invisible jaillissaient les hurlements d'Archias. Ainsi, elle s'était fondue la nuit, la mer, la brume la buvant.

Grèce ou Provence :
un espace peuplé de divinités -

Il ramassa son bâton, sa besace et se dressa. Il s'étira. Une douleur sourde le poignait aux aisselles et aux hanches. Le sol couvert d'aiguilles brunes glissait; il commença à se hisser de tronc en tronc.

La roide[b] pente huilée d'aiguilles sèches se haussait de plus en plus rébarbative. C'était une lutte des bras et des jarrets : agrippant le tronc du pin, il tirait sa pesante chair. — Sa jambe[c] arc-boutée poussait : ses orteils crispés enfonçaient la sandale dans le terreau mouvant, puis encore, encore et il montait péniblement contre le flanc de la terre — ô marâtre Cybèle, lieuse des pieds, plomb de la sonde des cieux!

Les jurons[d], comme merles emportés au sein du vent sifflaient, mêlés à son souffle; la douleur de ses aisselles et de ses hanches entrait plus profondément en lui. Bientôt, une à une, les images de ses rêveries s'éteignirent. Il ne songea plus qu'à cette fatigue gîtée autour de ses reins et qui mordait au rythme de ses efforts. De



temps en temps, il s'arrêtait, prenait haleine, bandait son torse en arrière comme pour faire lâcher prise à la méchante bête cramponnée dans sa chair.

Il dépassa le front nord des pinèdes. Le crépuscule marchait devant lui sur les champs d'herbe tachés de gentiane. L'onde claire du jour refluait vers le sommet de la montagne; là-haut, enfouie dans le bois crépu, l'auberge dressa sa tête blanche dessus les genévriers, et, comme d'un récif s'envolent les flocons d'écume, le vol des colombes giclait autour de son toit.

Il se réjouit de voir le gîte proche. Il trébuchait sous le poids mal arrimé de la fatigue et le vent de la nuit... le vent de la nuit surtout lui faisait ardemment désirer l'auberge. Ce vent commençait à suinter des chênaies atteintes par l'ombre. C'était un concert de voix graves harmonisé comme un chœur funèbre.

Sous lui[a], plus encore que sous la nuit montante, le monde noircissait. Un frisson parcourut l'échine d'Ulysse.

Froid?

Peur?

Pourquoi peur? Il était depuis longtemps éclairé sur les simagrées des prêtres, ces hommes à l'abri desquels fleurissent les dieux. Mais[b], qui douterait des faunes bêlants à la lune, de tous les petits dieux inférieurs sylvestres et champêtres dont on suit la trace au matin sur la boue des marais, et qui font d'un homme une rave ou un terme de bois poli dans le temps d'une prière jaculatoire!

N'y a-t-il pas de nymphes glacées dans l'eau de sources? — il en avait un jour touché une des lèvres en buvant à même l'eau verte.

Ce n'était[c] pas à lui, Ulysse, qu'on en pourrait conter; mais il savait que le cri des écorces — c'est notoire — présage le jaillissement d'une dryade nue comme une épée et il reconnaissait la bauge d'un satyre au pli des herbes et aux poils laissés.

Peur? Non pas!

Et frissonnant[d], sans plus songer au mal de ses membres, il se hâtait à la poursuite du jour fugitif; le coin de son œil surveillait la gueule béante du bois